

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 42

MONTREAL, 23 MARS 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

UNE LECTURE INTÉRESSANTE



—Maman m'avait dit : — Tu as mal aux yeux, cesses de lire. — Mais je suis si anxieuse de savoir si les deux amoureux se marient.

Le Samedi

(JOURNAL HEPDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIGIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 MARS 1895



Pensées d'un Ebéniste

La flatterie gâte le cœur, comme le sucre gâte les dents.

L'homme qui aime la bonne compagnie est souvent seul.

La frugalité et l'industrie sont les servantes de la fortune.

La critique peut égratigner les abus ; mais les détruire, jamais.

L'ouvrier parisien a élevé la blague à la hauteur d'une institution.

Il ne faut pas croire tout ce que l'on entend, ni dire tout ce que l'on sait.

Le meilleur conseil est l'expérience ; mais ce conseil arrive toujours trop tard.

L'argent : une bête féroce pour les déshérités, un chien caniche pour les heureux.

Prenez dix hommes intelligents, mettez-les ensemble : vous aurez dix imbéciles.

C'est dommage qu'il faille être deux dans un ménage ; on y serait si bien tout seul.

Pour faire fortune, ce n'est pas de l'esprit qu'il faut, c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas.

Les grands génies n'ont besoin de personne pour corriger leurs œuvres ; ils n'ont besoin que du temps.

La nature nous a fait un besoin du travail ; la société nous en fait un devoir ; l'habitude peut en faire un plaisir.

On peut toujours rencontrer chez la femme du dévouement et de l'amour ; seulement, faut pas que ça dure longtemps.



Un sujet de trouble entre mari et femme.

GUIBOLLARD LÉGISTE

Le célèbre docteur Guibollard a été chargé d'un rapport à la suite d'un assassinat. Voici la conclusion de son remarquable travail :

« En résumé, la victime a reçu trois blessures : la première, très grave, a déterminé la mort ; les deux autres ne présentent heureusement aucune gravité. »

DE CHARIBBE EN SCYLLA

Le baron Calinaux a dîné chez les Z... et dans la soirée, la fille aînée de la maison se met au piano et chante. Calinaux, ne se croyant pas remarqué, bâille à bouche que veux-tu. Survient la maîtresse de la maison, vexée.

— Vous paraissez ne pas vous amuser au jeu de ma fille, baron ?

— Pardon, madame, je ne m'ennuie pas le moins du monde, et si je bâille, c'est que j'ai l'estomac creux !

AUGMENTATION DE SALAIRE

Rapinot (engageant un secrétaire).—Où, mon ami, vous faites à peu près mon affaire vous pouvez donc venir demain matin à 7 heures, je vous donnerai \$2.00 par semaine pour commencer.

Le secrétaire.—Et aurais-je de l'augmentation d'ici peu de temps ?

Rapinot.—Oh oui, au premier mai, vous viendrez à 5 hrs. au lieu de 7 hrs.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS

La petite sœur (7 ans).—Dis, Emma, le nouvel assistant du docteur est-il marié ou garçon ?

Emma (15 ans).—Garçon, bien sur.

La petite sœur.—Encore une chance pour toi ; ne la laisse pas échapper comme la dernière !

UN CADEAU INUTILE



La mère (criant).—Vas-tu bien rentrer de suite ; en voilà une idée de te trainer dans la boue avec les bottes que Santa Claus t'a données.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

est la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et abonnés.

LA BOUQUETIÈRE

Elle est toute pareille
Aux fleurs de sa corbeille,
N'est-elle pas leur sœur ?
Elle est brune et gentille ;
D'un vif éclat l'œil brille.
Halte là, promeneur !

« C'est que... la neige tombe,
« Sous le froid je succombe.
« C'est l'Hiver... à demain. »
Non, prends à la pauvre
La simple violette :
C'est son feu, c'est son pain.

L'Hiver fuit, le froid passe,
Le Printemps les remplace ;
Prends-lui, couple amoureux,
Joli bouton de rose
Que sa main te propose ;
Ne sois pas seul heureux.

Enbaumante et fleurie,
La fleur de la prairie
Va parfumer l'Été ;
Demande-lui, coquette,
Bien souvent la fleurlette
Qui pare ta beauté.

Déjà tombe la feuille,
Et le raisin se cueille,
Il cuve en son tonneau.
Aux morts va la pensée !
Achète, âme blessée,
Des fleurs pour leur tombeau.

Autant de fleurs cueillies,
Autant de fleurs flétries ;
La seule fleur, sais-tu,
Toujours fraîche et nouvelle,
Qui demeure éternelle,
Enfant, c'est la vertu.

DIALOGUE ENTRE DEUX GENDARMES

—Paraît, brigadier, qu'on va supprimer les anciens partis.

—Puisqu'ils sont partis, c'est pas la peine de les supprimer.

Petite Correspondance du "Samedi"

F. X. L., (Québec) ; Rutra, (Montréal).—Les solutions pour les Echecs doivent nous être adressées sous la forme ordinaire. Voir aux observations.

Louviigny.—Recevez numéros ; merci ; votre envoi sera pour le prochain numéro, celui-ci était sous presse quand il m'est parvenu.

Jeanne.—Paraît ce numéro. Auriez-vous l'extrême obligeance d'adresser copie un peu plutôt.

J. P... ; A. L... ; T. B... ; J. F... ; A. D... ; R. M... —Nous ne publierons l'Histoire de Jeanne d'Arc que dans la première quinzaine d'avril.

McB. de S.—Avons appris votre retour ; merci et à bientôt.

J. B., Paris.—Pronons bonne note. Impossible actuellement. Merci de votre dernier envoi.

J. D., l'Assomption.—Paraît dans ce numéro. Pour le présent s'en tenir aux conditions inscrites dans l'avis aux littérateurs.

Observations Importantes

Mrs A... et V. L... Chacune des huit colonnes prend le nom de la pièce qui, au commencement de la partie, occupe la première case du côté du joueur ; soit, pour les blancs et en commençant de gauche à droite.

Colonne de la Tour de la Dame, T. D ; du Cavalier de la Dame, C. D ; du Fou de la Dame, F. D ; de la Dame, D ; du Roi, R ; du Fou du Roi, F. R ; du Cavalier du Roi, C. R ; de la Tour du Roi, T. R.

Chacune des huit cases composant la colonne, prend un numéro d'ordre, allant de 1 à 8 à partir de la case où est placée la pièce.

Le chiffre 1 indique donc le rang où sont les pièces ; le chiffre 2 celui où sont les pions, etc.

Chaque joueur compte les cases en partant de son côté.

Exemple : Si le Fou du Roi se place au 5e rang de la 2e colonne à gauche on indiquera, en abréviation, F. R. 5 C. D. Soit : le Fou du Roi à la 5e case du Cavalier de la Dame.

Prière de bien vouloir adresser les solutions sous la forme indiquée afin de simplifier la vérification.

ENFANTS FIN DE SIÈCLE



Lillie (7 ans).—Et si j'accepte votre offre, ne craignez-vous pas que cela me compromette ?

Joe (3 ans).—Oh, Lillie ! Croiriez-vous que je voudrais compromettre celle qui sera bientôt mon épouse ?

AUX LECTEURS ET ABONNÉS

Le SAMEDI va donner gratuitement à ses lecteurs et abonnés, une

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE

JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages ; gravures par Barrias, Curzon, Frémiet, Hanoteau, J. P. Laurens, Luminais, Rochegrosse, etc., etc.

Soit, dans chaque numéro du SAMEDI, un fascicule in-octavo de 8 pages, formant à la fin de l'année, un volume d'une valeur en librairie d'au moins \$10.00

Nul n'ignore la merveilleuse épopée qui constitue la vie de la vierge de Domremy, et la prochaine canonisation de l'héroïne qui délivra sa patrie du joug de l'étranger, ajoute encore à l'actualité de l'œuvre gigantesque que le SAMEDI ne craint pas d'assumer.

LA RÉDACTION.

LES DEUX GENDARMES

(Rien de Nadaud)

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient.....

Sur une terre princière, où il y avait une grande battue et nombreux invités de choix. Ils s'arrêtèrent à un bout de la ligne des tireurs, complétant agréablement le tableau et comptant qu'on ne les laisserait pas s'en aller sans leur remettre, comme c'est l'usage, les éléments d'un délicieux salmis.

A quarante pas des deux gendarmes, il y avait un très riche financier, mais beaucoup plus millionnaire qu'adroit tireur. Une compagnie de perdreaux passe : le riche financier met son fusil à l'épaule et tire un premier coup. Pas un perdreau ne tombe, mais un gendarme est atteint dans la partie mal protégée par les basques de sa tunique. Un second coup prend à peu près la même direction.

Cette fois encore, pas un perdreau n'est touché : c'est le second gendarme qui est frappé... pas au cœur, mais au même endroit que son camarade.

Le riche financier, qui a remarqué le coup, appelle un garde et tout bas :

—Allez dire aux gendarmes qu'il y a un louis par grain de plomb.

A cette bonne nouvelle, les représentants de l'autorité vont se déshabiller à l'écart, et l'on entend la voix grave du brigadier qui fait cette remarque sévère à son subordonné :

—C'est tout de même raide que vous vous soyez permis de recevoir plus de grains que moi qui suis brigadier.

PAS GALANT

Un pauvre diable a passé en cour d'assise pour crime de polygamie : il avait épousé trois femmes, toutes les trois vivantes.

La loi prononçait la peine de mort, mais l'avocat a si bien plaidé que le jury a accordé le bénéfice des circonstances atténuantes.

Ça n'a plus été que vingt ans de travaux forcés.

A la lecture de ce verdict, il y a eu un grand mouvement de pitié : le beau sexe, naturellement sensible, plaignait beaucoup le condamné.

—Les galères pour avoir eu trois femmes, allons, c'est trop sévère.

—Il y avait mieux à faire, dit un vieux magistrat : c'était de forcer le coupable à reprendre ses trois épouses et à vivre avec elles trois ensemble.

LE CÉLIBAT

(Monologue.)

Me marier ? Jamais de la vie ! Je laisse cela aux sots et aux étourdis. Quand à moi je suis garçon, Dieu merci et j'entends bien rester garçon. J'ai de vieilles habitudes qui me sont chères et que je veux conserver. Je fume la pipe, je couche en bonnet de coton et, de plus, j'ai le léger défaut de ronfler en dormant :

Si je me mariais, plus de pipe, plus de bonnet de coton, des nausées, des rhumes ; et cet innocent ronflement qui n'a, jusqu'à présent, gêné personne (je n'ai pas de voisins) serait aussitôt taxé d'insupportable, de crispant, etc., il y aurait des scènes... Et mon chien ? Mon beau Stop qui couche avec moi depuis plus de cinq ans et qu'on ne voudrait même plus tolérer auprès du lit.

Non, pas de femme chez moi, le bon Dieu aurait mieux fait de se reposer que de créer un animal si désagréable !

Vous allez dire que je suis un vieil ours. Vous ne serez pas le premier ; cependant, je maintiens que j'ai raison. J'ai observé bien des ménages, entre autres, ceux de mes camarades qui ont fait la sottise de se marier. Eh bien, je vais vous dire, moi, ce qu'il en advient de ces ménages de notre époque. Dès les premiers jours, vous vous apercevez que votre femme, qui a son brevet supérieur, est une poupée qui ne sait rien faire de ses dix doigts.

Vous qui avez été plus ou moins soldat vous saurez, au besoin, faire une soupe à l'oignon,

recoudre un bouton de culotte ; elle, rien de tout ça. En revanche, elle saura parfaitement minauder, elle fera des visites, aura un jour, ira au bal et vous éprouverez l'immense satisfaction de la voir s'envoler au bras d'un tas de messieurs que vous ne connaissez pas, et à qui elle prodiguera ses gentillesses et ses sourires, vous réservant à vous, par compensation, les scènes et les grimaces.

Encore s'il vous restait la consolation d'une dot bien rondelette qui vous permet de supporter avec patience les petites imperfections de madame. Mais la dot s'est bornée à de solennelles promesses.

Pour comble de bonheur, un accident vous oblige à recueillir chez vous votre belle-mère ; des enfants vous naissent, et vous, modeste employé civil, au service d'un maître qui devient chaque jour plus difficile à servir et plus pingre, vous êtes plongé

dans la misère noire et votre femme qui sait juste assez de piano pour vous casser les oreilles, est absolument incapable de donner quelques leçons et de vous aider à tirer la charrue.

Me marier ? Non, non. J'ai chez moi le pain et la tranquillité, Stop m'est un ami fidèle et ma pipe me fait voir la vie en bleu, je désire que cela continue jusqu'à ma mort.

B. E.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

c'est la plus étonnante épopée de l'Histoire de la France qui pourtant comporte tant de héros.

LÉGITIME AMBITION

Deux sourds-muets causent ensemble, (par signes naturellement).

—Je voudrais être député, dit le premier.

—Ah bah ! Et pour quoi cela ?

—Pour avoir la parole !

AU RÉGIMENT

Et vous, mon garçon, quelle est votre profession ?

—Dentiste, mon capitaine.

—Parfait, vous resterez de garde à l'écurie pendant vos vingt-huit jours, pour soigner les râteliers."

LE COMBLE DE LA MYOPIE

Boireau, qui est devenu très myope, couche avec son lorgnon. On lui demande pourquoi.

—Mais, répondit notre ami, sans cela je ne me lèverais jamais, il me serait impossible de distinguer le jour d'avec la nuit.

CARNET DU DOCTEUR

On m'a déjà demandé, à plusieurs reprises, s'il existait un moyen de combattre les engelures.

Certes oui et parmi les nombreux procédés préventifs qui sont indiqués, en voici un de plus qui est absolument efficace.

Prenez de la chaux éteinte et délayez-la avec de l'huile d'olive ; tournez exactement comme si vous faisiez une mayonnaise, jusqu'au moment où ces deux matières arrivent à avoir la consistance d'une pommade. Appliquez le soir, au moment de vous mettre au lit, une légère couche de cette composition sur l'engelure en recouvrant d'un morceau de toile.

Au bout de trois ou quatre applications, vous serez débarrassé à jamais de vos engelures.

DOCTEUR OX

DISPOSITIONS PRECOCES



L'oncle Joseph. — A la bonne heure, te voilà grande fille à présent et bientôt bonne à marier.

Fanchette. — Me marier ! Par exemple, non alors, je veux être danseuse au Théâtre Royal.

FRANC MAIS PAS AIMABLE



Le prétendu. — Oh, mademoiselle Louise, je rêve de vous nuit et jour !
Louise. — C'est donc pour cela que vous avez l'air tellement endormi.

LA STATUE DE TERRE CUITE

SOUVENIR D'AFRIQUE

(Suite et fin)

“Pourtant, le hasard nous avait fourni pour quelque temps une distraction nouvelle :

“Un soir, au soleil couchant, comme on flânait à l'entour des tentes, on avait aperçu trois zouaves rentrant ensemble et soutenant avec des cordes un singulier fardeau de forme imprécise. C'était un fût de colonne tout blanc, aux cannelures rongées et décrépites. On le déposait sur le sol et l'attention générale se porta bientôt là. On s'écrasait littéralement autour du monolithe.

“—Pour sûr qu'il y en a d'autres encore, sous la bosse d'alfa, affirma un des troupiers.

“—Oh ! oui, mon lieutenant. Et puis, sans doute, des tas d'autres fourbis avec ; de l'antiquité, quoi ! ajouta le second.

“—Faudrait voir ? conclut laconiquement le troisième.

“Le lendemain les fouilles commençaient. Le commandant, très excité, organisait tout un roulement de corvées, piocheurs et pelleteurs ; lui-même dirigeait le travail, levé dès la pointe du jour, enfiévré de découvertes, bravant le soleil de midi sous son couvre-nuque de calicot, auscultant le sol du bout de sa canne, indiquant les points où il fallait creuser.

“Pendant trois semaines, ce fut chaque jour une récolte de fragments de chapiteaux très rustiques, de tronçons de colonnes toujours pareils, de morceaux de stèles frustes, offrant de rares caractères espacés : un C romain, à grande dis-

tance d'un V, très éloigné lui-même d'un signe mystérieux quelconque, punique ?... lybique ?... le tout effacé aux trois quarts, plutôt deviné que lu, sous les profondes morsures du temps. De loin en loin, un peu de poterie insignifiante venait ranimer notre curiosité : on emportait à la popotte tous ces débris sans valeur, dénués de style, et notre gaminerie improvisait un musée comique, affublant le moindre morceau de brique d'une étiquette à sensation. Seul, le commandant montrait une ferveur invariable, car le brave homme caressait un rêve innocent ; celui de joindre la palme d'argent à ruban violet aux médailles nombreuses et autrement probantes de sa vieille poitrine.

“Un jour, on trouva une petite lampe de terre rouge, écornée, portant un signe par dessous et le mo lestage vague d'une figurine. Une autre fois, un petit pot se brisa sous la pioche et trois monnaies de bronze, toutes vertes, sautèrent au dehors. Le commandant exultait. Il s'enferma toute une journée dans sa baraque, l'œil sur une loupe et la loupe sur les médailles, renvoyant les importants qui venaient lui parler service.

“...Étaient ce les têtes imberbes de César et Auguste, au temps de la Carthage romaine, qu'il fallait voir en ces deux profils superposés, au relief usé, sous un exergue disparu ?

“Étaient ce, au contraire, les deux Diocèses, enfants de Jupiter ? Et cette autre figure assise ? Était ce Livie tenant le sceptre ? ou le proconsul Tullius l'index appuyé sur un faisceau ? ou Mercure lui-même, reposé sur le caducée ? Cruelle énigme ! Le sexe, l'habit ou les marques de la divinité se perdaient dans le vert-de-gris, et dans ce néfaste carbonate de cuivre, le commandant perdait, lui, son latin et sa numismatique, comme il perdait son épigraphie devant les inscriptions effacées des grandes dalles rompues.

“Chaque jour, quelque indice nouveau bouleversait ses hypothèses de la veille. Ce n'était plus une nécropole, comme il l'avait juré hier soir ; ce ne pouvait être que des *thermes* ! oui ! de grands bains chauds comme il s'en trouve tant encore en Afrique. Voyez plutôt ces parois épaisses de réservoirs, ces vestiges évidents d'une canalisation orientée justement vers les puits, vers ces mêmes puits que nous gardions aujourd'hui pour le passage des colonnes et dont quelques-uns, en vérité ! contenaient de l'eau presque tiède... Des bains ! vous dis je ; des bains !... à moins que ?..

“Un jour que je flânais sur les ruines, un de travailleurs m'interpella ainsi :

“—Oh ! mon lieutenant ! Regardez donc ! d'une voix assombrie d'émotion et de surprise.

“Depuis un instant, il avait posé sa pioche et agenouillé dans les décombres, il travaillait ardemment avec ses mains, la figure sournoise, le regard allumé et méfiant, comme un homme qui découvre un trésor. Je m'approchai, et je vis émerger de la terre grisâtre, bien nettoyés et d'un joli ton rouge de peau indienne, un bras de femme d'un admirable modelé... Une femme !..

“Quel sentiment d'égoïsme féroce, quelle informe pensée jalouse me traversa l'esprit en ce moment ? Je ne saurais le dire au juste.

“Ce qui est certain, c'est que j'allais crier “Victoire !”, appeler tout le monde, quand je changeai d'idée brusquement, imposant silence au zouave et lui ordonnant de travailler avec moi sans bruit pour dégager, intacte, la merveilleuse trouvaille. Quand elle fut libre de toutes ses soudures avec le sol avare, je la fis envelopper d'une couverture de campement et, à nous deux, nous la portâmes clandestinement jusqu'à ma baraque en faisant un long détour. Aucun gêneur ne vint contrarier cette manœuvre, car il arrivait souvent que l'on fit porter ainsi chez soi un débris quelconque susceptible de concourir aux ameublements improvisés. Le zouave souriait, complice et confident unique de cet enlèvement. Je lui donnai un louis pour sa chance en prononçant “motus !” un doigt sur les lèvres. Le lascar répondit par le même geste, avec le clignement d'œil classique des bons chapardeurs.

* *

“—Messieurs, si vous le voulez bien, ce soir, on fera le whist chez moi...”

“—?????”

* *

“Comment advint-il, à propos de quelle inepte contestation, par un jour d'odieux sirocco et de grûche à haute pression, que mon meilleur camarade Marçay et moi nous primes de querelle ?

“Les ripostes s'échangèrent, seulement aigres d'abord ; puis, il en vint à me dire : que j'étais odieusement autoritaire, que je régénais toutes choses autour de moi, que j'accaparais à ma convenance les rares agréments que pouvait offrir notre vie d'exilés. Et comme, ce disant, il louchait du côté de la statue, nos yeux s'enflammèrent. De l'aigre nous passâmes aux injures stupidement.

“Le lendemain, j'avais bel et bien une balle de revolver dans l'épaule droite. Mon vieux camarade en était inconsolable. Il me veillait nuit et jour, renouvelant des pansements avec des soins de frère ; et nous nous remémorions les joyeuses années de garnison, et les bonnes et mauvaises fortunes subies ensemble ; notre amitié quasi-fraternelle jusqu'au jour malencontreux ou...”

“Voilà, messieurs, comment une seule fois, je me suis battu pour une femme, et encore elle était en terre cuite.

MARCHÉ

Absolument pour rien

L'Histoire de Jeanne d'Arc

par Marius Sepet, illustrations par les meilleurs artistes

L'AMOUR SUR LA GLACE

(Légende sans paroles.)



I



II



III

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

-

25 cts la bouteille, en vente partout.

AUX LITTÉRATEURS ET POÈTES

Un concours est ouvert, dès aujourd'hui, entre tous les littérateurs désirant faire connaître leurs œuvres au public du SAMEDI. Les conditions à remplir par les concurrents sont les suivantes :

Fournir, dans le genre adopté par le SAMEDI ; une œuvre inédite ou, si elle est inspirée par quelque ouvrage existant, citer la source.

Pour une nouvelle, pas plus de 300 lignes.

Pour une pièce de vers, pas plus de 50.

Le manuscrit écrit lisiblement sur un seul côté du papier, et signé du nom de l'auteur ou d'un pseudonyme pouvant servir à le faire connaître.

Quatre fois par an, il sera distribué des primes, consistant en œuvres littéraires, aux meilleures productions qui auront été publiées.

Les manuscrits non insérés seront à la disposition des auteurs.

UN DÉPUTÉ GRIBOUILLE

Gribouille, d'illustre mémoire, a eu un ancêtre au parlement irlandais ; il se nommait Boyle-Roche, et avait la rage de parler à tort et à travers. Quelques-unes de ses apostrophes sont restées célèbres en Angleterre et méritaient d'être naturalisées françaises.

C'est lui qui s'écriait :

« Je donnerais la moitié — que dis-je ? toute la Constitution — pour en conserver le reste. »

Plus tard, à une époque troublée où la vie des honnêtes gens n'était pas sûre, il écrivit de la province à un de ses amis de Dublin : « Vous pourrez juger de notre état, quand vous saurez que j'écris ceci, une épée dans une main et un pistolet dans l'autre. »

C'est Boyle-Roche qui, en plein parlement, se plaignit « d'un certain écrivain anonyme nommé Junius. » C'est lui encore qui dénonça « cet apostat politique qui se tournait le dos à lui-même. » (Tour de force qui n'a jamais été égalé dans les cirques.) — Lui qui, s'adressant au président du parlement, s'écria : « Vous êtes en train de tramer une tempête, mais je l'écraserai dans son germe. »

A rapprocher du fameux : *Le char de l'Etat navigue sur un volcan.*

Mais en voici une qui devrait être imprimée en lettres d'or :

« Je ne vois pas, messieurs, — s'écria-t-il en pleine séance, — pourquoi on invoque la postérité dans ce débat ; pourquoi supporterions nous pour elle ces inconvénients ? Qu'est-ce que la postérité a jamais fait pour nous ? »

PLUS LOURD QUE LE PLOMB

Bob. — Dis papa, c'est-il le plomb qui est la chose la plus lourde sur la terre ?

Le père. — Non, mon enfant. Les biscuits que ta mère fait sont encore plus lourds.

COMME LE CHIEN

Bob possède un toutou sur le collier duquel est gravé le nom de son papa.

Hier, on reçut à la maison une fort belle dame qui avait au poignet un large bracelet en or.

Alors Bob, sautant sur les genoux de la visitieuse :

— Dis donc, madame, c'est y pour faire mettre le nom de ton propriétaire ?

UN BON TRUC

Un coiffeur bavard, — ils le sentent tous du reste, en train d'opérer un client, lui raconte des choses du genre le plus tragique.

Le patient, au bout d'un certain temps, se révolte et s'écrie :

— Ah ça ! mon ami, avez-vous bientôt fini ! que les histoires épouvantables ! mes cheveux s'en dressent sur ma tête...

— Enfin ! s'écrie l'artiste, c'est que voyez vous, Monsieur, cela m'est beaucoup plus commode pour vous les couper.

PRÉDESTINÉ

On s'entretient de la conversion de M. Francisque Sarcey au végétarisme.

Un des interlocuteurs veut voir, dans ce brusque changement du régime culinaire, un véritable tour de force accompli.

— Mais, dit un autre, vous oubliez que M. Sarcey s'y était préparé par un entraînement réellement excessif.

— Comment cela ?

— Songez donc que, pendant ses études universitaires, il s'est énormément nourri de... Reine !

Le SAMEDI offre comme prime gratuite à ses abonnés

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Héroïne française dont la canonisation se poursuit en Cour de Rome.

UNE ENSEIGNE

Lu au dessus de la porte d'un cabaret situé en face d'une gare de chemin de fer :

AU RENDEZ-VOUS DES VOYAGEURS

Huitres de toutes provenances.

AU VINGTIÈME SIÈCLE

— Voici les nouveaux abus à musique.

— Est-il vrai capitaine, que, pour effrayer les chevaux, on songe à leur faire jouer du Wagner ?

PAS SATISFAISANT



Elle. — Est-ce vrai que votre père ne vous a laissé qu'une piastre quand il est mort ?

Lui. — Oui, mais mon frère s'est établi avec moins que cela !

Elle. — Et combien possède-t-il maintenant ?

Lui. — Rien !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRES LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

III

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères Aiment également, dans leur mûre saison, Les Chats puissants et doux, orgueil de la maison, Qui, comme eux, sont frileux et comme eux, sédentaires.

Amis de la science et de la volupté, Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ; L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres, S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes Des grands sphinx allongés au fond des solitudes. Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques, Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin, Écailent vaguement leurs prunelles mystiques.

BEAUBELAIRE.

BOIREAU ENTOMOLOGISTE

Savais-tu, dit l'autre jour Boireau à un de ses camarades, que c'est par les pattes qu'entendent les sauterelles ? Non... Eh bien, figure-toi que dernièrement, ayant mis une sauterelle sur la table, j'ai frappé un grand coup dessous : la sauterelle a immédiatement fait un bond. Alors, je lui ai arraché les pattes, je l'ai remise à la même place, et j'ai de nouveau cogné sous la table : cette fois, elle n'a pas sauté... ce qui prouve bien qu'elle n'entendait plus !

L'AMOUR SUR LA GLACE -- Suite



IV



V



VI

EN RENTRANT DU CLUB



—Pas possible qu'il soit... déjà... trois heures du... matin... y a... trop d'monde... dans la rue.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

A l'école primaire :

—Pouvez-vous me citer un mot en *ail*, dont le pluriel soit en *aux* ?

—Oui, m'sieu ; marmaille, marmots !

A la sortie d'un théâtre, dialogue entre deux amis :

—Oh ! mon cher, mon rêve serait d'assister à une pièce qu'on siffle.

—Eh ! ce n'est pas difficile ; faites-en une !

—Je n'ai jamais compris, disait, hier, notre ami Georges B..., comment les oculistes faisaient pour vivre.

—Eh bien ! et les honoraires ?

—Les honoraires..., mais puisqu'ils opèrent toujours à l'œil.

Entre prévenus attendant leur tour d'instruction :

—Dire qu'il y a six mois j'allais tous les jours au Bois en panier !

—Maintenant, il est à salade !...

Entendu, ceci, le carnaval dernier, dans notre atelier de composition :

—Iras-tu au prochain bal ?

—Parfaitement, et avec ma femme.

—Et comment l'habilleras-tu ?

—En Egyptienne, cela lui ira très bien.

—Tiens, une idée : moi la mienne je la mettrai en page.

Une jolie définition du vendredi par une fillette qui avait évidemment lu *Robinson* :

—C'est un jour nègre !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

avec les magnifiques illustrations de Barrias, de Curzon, de Frémiet, J. B. Laurens, de Rochegrosse, etc., est la plus intéressante qui ait encore paru.

Un domestique soigneux.

—Voyez, Baptiste, comme les chaises sont couvertes de poussière !

—Oh ! ce n'est pas étonnant, Madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui.

Un groupe de potaches est en train de deviser à la porte de l'Ecole polytechnique.

—Que peut signifier ce hibou sculpté à la porte du bahut ? dit l'un.

—Sans doute pour indiquer que l'oiseau de Minerve est le symbole de la Science, répond l'autre.

—Nullement, ajoute un troisième, c'est pour indiquer que l'Ecole polytechnique est la plus "chouette" du monde.

Un pauvre diable à un monsieur bien nuis :

—Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où je trouverai un restaurant à vingt-cinq centins ?

—Là, tenez, en face.

—Merci bien, et maintenant, pourriez-vous me dire où je trouverai les vingt-cinq centins ?

Deux Auvergnats décidés à s'offrir une ripaille vont chez le gargotier voisin et commencent par se faire servir un poulet entier.

L'un des deux amis découpe avec furie... Mais maladresse ! Une cuisse tombe non loin du chien de la maison.

—Ah ! bougri, s'écrie-t-il, le chien va emporter ma cuiche.

—Que nenni, répond l'autre, j'ai le pied dechus.

Une jeune dame offre une paire de vieux souliers à un mendiant.

Le mendiant (avec mépris).—Il sont assez mauvais.

La dame (indignée).—Comment, mauvais ; mais mon pauvre mari les a portés jusqu'à sa mort.

Le mendiant.—Alors, Madame, il était temps qu'il mourût.

Scène de voyage.

Un enfant d'Albion passe la tête par la portière à la station de Carcassonne et, apercevant sur le quai le garçon du buffet :

—Aoh ! Y a-t-il de l'arrêt ?

—Oui, Monsieur, répond le garçon, au beurre noir.

Nos domestiques.

—Vous voulez me quitter, Justine ? Pourquoi ! Quel est le mobile qui vous pousse à cela ?

—Madame, ce n'est pas un mobile, c'est un cuirassier.

Horrible !

—Qu'est donc devenu votre voisin, le marchand d'escargots ?

—Parti pour la Chine où il s'est fait entrepreneur de bâtisses.

—Bah !

—Oui... maintenant il gagne de l'argent avec des coolies maçons.

Réflexion d'un gourmand :

—Celui qui ne visite pas souvent sa cave mérite que ses domestiques la vident.

Réclame macabre d'outre-Manche.

Lu à la devanture d'un entrepreneur de pompes funèbres à Londres :

FUNÉRAILLES AU RABAIS

A quoi bon vivre quand on peut se faire enterrer à si bon marché ?

A l'Ecole de médecine :

L'examinateur.—Comment reconnaissez-vous, monsieur, l'acide prussique au milieu d'autres substances ?

Le candidat.—En le faisant respirer à un ami. Si celui-ci tombait foudroyé... ce serait de l'acide prussique !

A la gloire de la pure héroïne de Domremy, de celle qui affranchit son pays du joug de l'étranger :

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Un directeur de théâtre essaie de consoler le père d'une jeune pensionnaire qu'on laisse croupir dans les pannes :

—Croyez-moi, elle a de l'étoffe, votre fille.

—Alors, pourquoi ne l'employez-vous qu'en doublure ?

Au camp du Ruchard, un restaurateur a allié sur sa devanture :

TRIPES A LA MODE DU CAMP

Dans une agence de mariage.

Une vieille dame, absolument horrible, se présente. Et minaudant, elle dit à l'agent :

—Pensez-vous me trouver un parti ?

—Mais, je n'en désespère pas, madame... Il peut se présenter un aveugle.

A l'examen des candidats pour le grade d'officier de territoriale.

Le colonel.—Parlez-nous de la défense des lieux habités.

Le candidat.—Des lieux habités ? C'est bien simple mon colonel. On crie : il y a du monde !

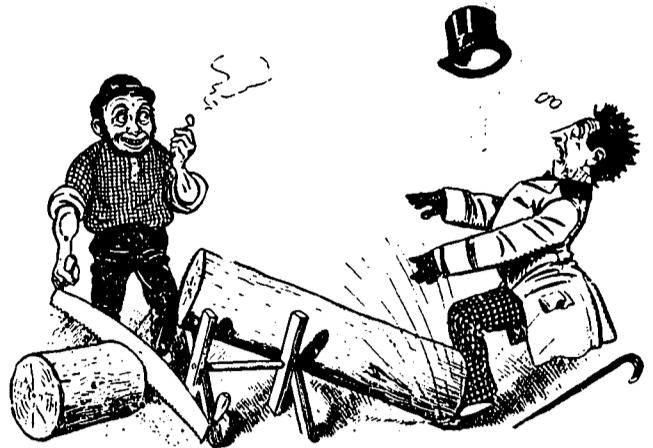
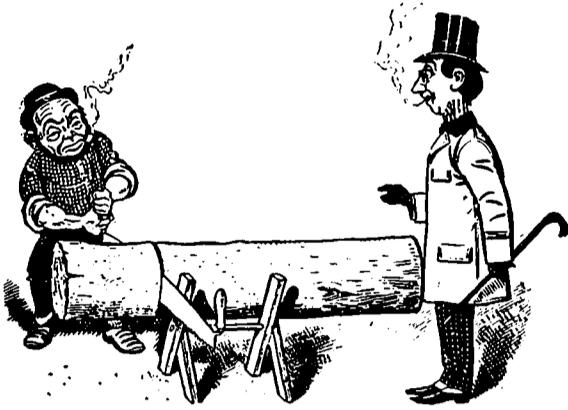
NOS BONS DOMESTIQUES



—Dorénavant, Victoire, vous apporterez les lettres sur un plateau.

—Bien, madame, mais j'avais voulu voir si madame le savait.

RIT BIEN QUI RIT LE DERNIER



I
M. Leloustic. — Ma foi, bonhomme, je me félicite vraiment de n'être pas à votre place pour ne pas avoir à scier cette bûche.

II
Le père Jean. — Eh moi donc, croyez vous que je n'aime pas mieux être à ma place qu'à la vôtre?

LA GAMELLE DE TROUILLARD

Ce matin-là, le 74^e chasseurs à cheval (le plus beau des régiments de chasseurs à cheval de France!) avait fait l'exercice à pied. En réintégrant le quartier, le trompette venait de sonner le ralliement, et, de suite, les escadrons s'étaient reformés, alignés, groupés.

Au commandement de "rompez les rangs... ruche!" les chasseurs se dispersèrent, et s'en furent à leurs chambrées déposer leurs carabines, avant d'aller chercher leurs gamelles, dont on voyait s'étaler les rangées fumantes, à l'extrémité de la cour, près des cuisines.

—T'as tort d'laisser ta gamelle! dit un "d'la classe" en s'adressant à un "bleu" renommé au 74^e pour sa naïveté.

—Bé quoi? répliqua Simonis Trouillard (tel était le nom du "bleu"), que j'supperpose qu'a va pas s'tirer des pattes tout' seule!

Et il s'éloigna dans la direction d'un "d'la 3^e du 2" pour lequel il s'était chargé d'une commission.

Cinq minutes après, sa commission faite, il s'en revenait en dodolant de la tête.

Bon Dieu de bon Dieu...! qu'j'ai tout d'même fait! se disait-il, sûr que j'vas engloutir ed'bon cœur ma portion d'bœuf et d'z'haricots!

Mais, jugez de son désespoir quand il s'aperçut que l'affriolant morceau de bœuf avait disparu! A la place où, naguère, royalement il trônait, le pauvre garçon ne trouva plus qu'un morceau de papier d'une blancheur suspecte, sur lequel une main inhabile avait tracé ces quelques mots:

"J'é pri ta viande, pair patonten à la cherché."

—Ça, c'est trop fort! hurla le "bleu". Qui ça qui m'a chipé ma viande? reprit-il en se tournant vers les camarades.

Personne ne souffla mot et ce fut bien inutilement que Trouillard examina toutes les figures, dans le fol espoir de voir le voleur se trahir. Prolongeant son enquête, il vint à l'"ancien" qui, de prime abord, lui avait donné le judicieux conseil de ne pas perdre de vue sa gamelle.

—Que présent'ment, tu n'as aucun soupçon su' c'lui qui a pu m'bartoter mon bœuf? lui demanda-t-il.

—Aucun, lui répondit son interlocuteur, et pis ça n'est pas mon affaire, j'suis pas chargé d'urveiller ta gamelle, mon canard!

Désolé, le "bleu" se rabattit à sa place.

—Ah ben...! vcciféra-t-il de nouveau, v'là qu'on vient encor' de m'voler mes z'haricots... Si jamais j'tenais el'voleu'!...

Il n'acheva pas et se baissa pour ramasser un deuxième morceau de papier — bleuâtre, cette fois — qui, tout comme le premier, contenait la ligne d'écriture suivante:

"J'ais prites zaricos, père patontenza-leschairché."

—Ça doit z'ê't' toi qui m'a volé, hurla Trouillard en croyant voir un sourire s'ébaucher sur les lèvres d'un de ses camarades. Sal' Parisien, sal' voleu'!

Pour son malheur, le pauvre garçon s'en pre-

nait à un Batignolais par sang, lequel lui répondit d'une voix nasillarde:

—De quoi, de quoi qu'tu dis! T'es pas malad? Eu v'là encore un! Si on t'a vo'é ta gamelle, çà m'eur'gard' pas! Fallait la bouffier, ou ben t'l'attacher à ton cou avec eun' ficelle!

—Voleu'! brigand! s'écria furieusement le "bleu".

Le brigadier Larosse, attiré par les éclats de voix, s'approcha des deux hommes.

—Ah çà! Trouillard, allez-vous vous taire dit-il au naïf volé.

—Mais, brigadier...

—Voulez-vous vous taire, a j'vous dis, poursuivait Larosse, en v'là un client! (*Signes de Trouillard qui veut causer.*)

—Pas d'observations, reprit le brigadier, vous m'frez deux jours de clou pour vous apprendre à crier cemme ça...

Le "bleu" baissa la tête et se tut; et, quand le brigadier se fut éloigné, cette bonne âme de Batignolais s'exclama d'une voix angélique:

—J'te l'avais bien dit d'pas répondre!

MARCHEF.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Pour une fois, le hasard a favorisé intelligemment un des plus sympathiques clients de la Société Artistique Canadienne et le lot de mille dollars, du dernier tirage, est tombé dans une poche qui vraisemblablement n'était pas habituée à pareille aubaine.

Monsieur C. Roy, étudiant en pharmacie, achetait, il y a quelques jours, à la Pharmacie Jeanne d'Arc, au coin des rues Ste-Catherine et Préfontaine, un billet de la Société Artistique Canadienne.

Monsieur C. Roy est un travailleur, vice-président de l'Association des Étudiants en pharmacie, ayant occupé au Parlement-Modèle, les places de Ministre et Contrôleur des Douanes. Aussi sa satisfaction et celle de ses amis ont-elles été grandes en apprenant qu'il venait de gagner le plus important des lots du dernier tirage.

C'est là, nous le répétons, un heureux hasard, qui a fait que ce lot important n'alla pas s'égarer dans le coffre-fort de quelque riche citoyen de la ville, mais vint aider un travailleur à acquérir la situation que lui méritent et son courage et son intelligence.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Prime absolument gratuite offerte par le SAMEDI

FEMME D'AFFAIRES

Lui (*timide*). — Viendriez-vous à ma noce; mademoiselle Finemouche, si vous deviez être la seule femme présente?

Elle (*qui a l'œil*). — Je le crois bien, mais il en faudrait au moins une autre comme fille d'honneur.

THEATRE-ROYAL

"THE STOWAWAY"

Ce mélodrame émouvant a été représenté au Théâtre-Royal, cette semaine. La pièce est fort bien montée et la troupe a de très bons acteurs. Le principal rôle est rempli par M. Harry Baker; à citer également MM. Willis Granger; Richard Ridgely; Howard Thorpe; John W. Thomson; Mills Hall et E. P. Wilson; Melle Libby Kirke; dans le rôle du petit vendeur de journaux, Melles Helen Bell et Rita O'Neil.

La pièce est remplie de situations pathétiques, scènes de brigandage, explosion d'un coffre-fort, meurtre, etc. La salle était garnie comme d'habitude et la représentation a été un succès.

La semaine prochaine: *Razzle Dazzle*.

CHINOISERIE

Le voyageur Morier, qui fut attaché à une ambassade anglaise, raconte que, se trouvant un jour chez un mandarin chinois très puissant, quelqu'un proposait à ce prince de soumettre les Tartares Ouzbecks qui infestaient la province.

—Ah! s'écria-t-il, on peut essayer aujourd'hui, mais je me rappelle le temps où nous autres Chinois nous ne valions guère mieux que les Tartares.

Ainsi, le vice-roi, mon père, assiégeant un mauvais port, n'avait pour toute artillerie qu'une seule pièce de canon et trois boulets. Il tira deux de ces boulets contre le fort et somma ensuite la garnison de se rendre.

Les assiégés, qui savaient qu'il n'avait qu'un boulet de reste, lui répondirent:

—Allons! point de tapage: tirez-nous vite votre dernier boulet et fichez nous la paix!

INVITATION A LA VALSE

Danser avec vous?... mais j'ai cinquante ans!
Je ne valse plus, hélas! et pour cause,
A deux ou trois temps, c'est la même chose;
La valse n'a qu'un temps.

AU MARCHÉ BONSECOURS

La ménagère après avoir flairé un doré.
—Non, décidément, y m'dit rien, votre poisson.
—Bien! Faudrait p't'être qu'il vous dise man.

ENFANTS TERRIBLES

Le petit Jacques a un vieux parent éloigné, un de ceux avec lesquels on ne se gêne pas:

—Maman sera bien contente de te voir, elle avait si peur que tu ne puisses pas venir dîner aujourd'hui!

—Ta maman est bien bonne, mon prtiti ami...
—Pense donc! sans toi on aurait été treize à table.

LE PETIT PAPILLON BLANC

(Légende pour les grands enfants)

Il était, une fois, dans un pays situé non loin d'ici, un notaire très vieux, portant lunettes et perruque, et si courbé que son échine formait un arc de cercle, tandis que son nez semblait toujours flairer les immondices du chemin.

Maitre Codillarius n'avait point, cependant, de pareils instincts : son âme était exempte de toute pensée basse et grossière.

Tout juste, en face du cabinet où il travaillait, au milieu des monceaux de poussiéreux dossiers, là, sous ses yeux, de l'autre côté de la rue très étroite, s'ouvrait une fenêtre entourée de lilas.

Et, pendant toute la journée, au sein des fleurs embaumées, apparaissait la tête blonde et charmante d'une jeune fille de vingt ans, Hermine, ouvrière infatigable, ayant toujours du cœur à l'ouvrage et à la chanson.

Sa petite main allait, allait du matin au soir, faisant voltiger l'aiguille et, en même temps, sa langue allait, allait, égrenant, sous le dôme de verdure et de fleurs, les romances qui portent au fond des cœurs, jeunes et vieux, comme un baume d'espérance ou de consolation.

Pendant des heures et des heures, oubliant ses clients, oubliant ses devoirs de tabellion, maître Codillarius, le menton appuyé sur les mains, rêveur, considérait sa petite voisine et demeurait immobile, comme hypnotisé.

**

Un beau matin, il se disait, pour la vingtième fois peut-être :

— La vicillesse n'est donc pas à l'abri de ces tentations infernales ? Quoi ! pendant près d'un siècle, j'aurai cru avoir étouffé en moi jusqu'à l'ombre d'un rêve amoureux ; je me serai cru le cœur à jamais enseveli sous les parchemins implacables ; et voici qu'au moment même où s'approchent les dernières heures de ma vie, moi, brisé, ridé, antique débris, je ressens dans tout mon être une chaleur inattendue, merveilleuse, inexplicable.

Le destin enverrait-il cette lueur suprême aux cerveaux des vieillards, pour leur montrer combien ils ont eu tort de consacrer leurs pensées, durant le cours d'une longue existence, à des objets indignes, tandis qu'ils laissaient, indiffé-

rents et coupables, passer à côté d'eux le bonheur, c'est-à-dire l'amour ?

Hermine chantait :

J'aime à voir, volant, volant,
Le petit papillon blanc...

— Ah ! se disait maître Codillarius, dont les aspirations présentes étaient celles d'un écolier, que ne suis-je le papillon blanc, que cette douce jeune fille appelle de la sorte !... J'irais me poser sur cette joue fraîche et pure.

Le notaire s'absorbait de nouveau dans ses pensées quand la voix sarcastique de son clerc, un long jeune homme noir, vint l'interrompre :

— Maître Codillarius, dit-il, excusez-moi si je dérange votre rêverie.

— Que voulez-vous, Herbert ?

Le clerc, debout derrière son pupitre, semblait avoir grandi de moitié, ses yeux brillaient d'un éclat fantastique :

— Je veux exaucer un de vos souhaits. Vous formiez tout à l'heure, dans votre for intérieur, le vœu de devenir "papillon blanc"... Ne cherchez pas à le nier... J'entends tout ce que vous ne croyez dire qu'au plus profond de votre cœur. Maître Codillarius, vous avez été bon pour moi, et je veux employer ma puissance à vous être agréable.

— Votre "puissance" ?... balbutia le tabellion tout tremblant. Qui êtes-vous donc ?

— Ne vous en doutez-vous pas ?

Et, en même temps, des yeux et de la bouche d'Herbert jaillirent des rayons verdâtres qui empièrent la chambre d'une lueur féerique.

Le clerc poursuivit :

— Donc, puisque vous désirez être "papillon blanc", que votre souhait, maître Codillarius, soit accompli !

**

Aussitôt, le tabellion sentit son torse se rapetisser, devenir menu, menu, tandis que, sur ses épaules, se développèrent des ailes, encore poudrées du pollen de quelque fleur.

Puis, dans son cerveau tout petit, ce fut comme une ivresse juvénile et folle, l'ardent désir de courir dans les rayons du soleil et parmi les fleurs embaumées.

La belle Hermine chantait toujours :

J'aime à voir, volant, volant,
Le gentil papillon blanc...

ELLE SE SACRIFIE



Elle.—Ce que cela m'ennuie d'aller chez Madame Hautcoller, tu ne peux te l'imaginer !

Lui.—Eh bien alors, restons ici et envoyons-lui une lettre d'excuses.

Elle.—Je ne voudrais pas te priver de cette sortie.

Le notaire, transformé, s'élança aussitôt vers la fenêtre garnie de lilas et, ainsi qu'il l'avait désiré, dans son amoureuse songerie, il alla frôler de ses ailes d'albâtre la joue veloutée de la jeune fille.

**

Hermine, toute à son travail, se contenta d'écartier de la main l'audacieux insecte, en poursuivant machinalement sa chanson.

Étonné de cet accueil, le notaire-papillon se posa sur une touffe de lilas.

Bientôt, l'ouvrière ayant abandonné son ouvrage, il entendit le monologue suivant sortir des lèvres roses de sa bien-aimée :

— Le notaire d'en face est décidément un Jocrisse. Voilà plus de trois mois qu'il me fait de l'œil et il ne s'est pas encore déclaré. Il devrait bien penser, pourtant, que si je me tiens à la fenêtre, en chantant le "papillon blanc," ce n'est point par amour de ces sales bêtes qui viennent se jeter dans ma soupe... Ce vieillard est riche... Il faut vraiment qu'il soit bien cornichon pour ne pas encore être venu demander ma main.

**

En entendant cela, maître Codillarius fut tellement chagriné de sa sottise, qu'il se réveilla.

Son clerc était correctement assis à son pupitre, et sa plume grinçait sur le papier...

La légende ne dit pas si l'infortuné tabellion continua par la suite, à se comparer à un petit papillon blanc.

JEANNE.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

paraîtra dans le SAMEDI à raison de 8 pages in-octavo, encartées dans chaque numéro, pagination à part, titres, préface et table des matières.

BIZARRERIES DU LANGAGE

Pourquoi dit-on : "C'est une personne d'un certain âge", précisément lorsqu'on est incertain sur l'âge que cette personne peut avoir ?

GASCONNADE

Un Gascon disait que la boue de Paris a deux grands inconvénients : le premier est de faire des taches noires sur les bas blancs, le second de faire des taches blanches sur les bas noirs.

ENTRE BONNES AMIES



Melle Carantan.—Je trouve, Juliette, que vous vous fatiguez beaucoup trop ; toujours au bal, en soirée, je sais que pour mon compte, je ne pourrai y résister.

Juliette.—Il faut bien se donner un peu de plaisir pendant qu'on est jeune et il sera temps pour moi de me reposer quand j'aurai votre âge.

UN NID SOUS LA FEUILLÉE

(Pour le SAMEDI)

Une belle journée de printemps, voyant tout en noir et ayant pour seul guide le hasard, je m'en allais bien lentement et bien tristement, laissant toute liberté à mon imagination qui, de la vie ne me montrait qu'orages, où tout était vil et méprisable, où bonheur se confondait avec malheur, ... que de désillusions recevait mon cœur en se heurtant sans cesse vers cette existence effective.

Je me trouvais malheureuse, des larmes brûlantes et amères ne surent calmer l'agitation de ma tête en feu.

Comme une ombre, je me glissai dans un sentier solitaire ; là encore, je vis la timide fleur printanière meurtrie, étouffée sous les ronces et les épines. Pauvre fleur ! quelle triste destinée, naître et mourir sans avoir vécu !

Cette force intellectuelle qui était en moi menaçait de m'abandonner. Ce chemin devenait trop difficile à parcourir, je souffrais et je doutais, en dépit de la foi que m'offrait mon ange consolateur.

Enfin, lasse de tout, je détachai mes yeux de ce sombre tableau... Je perçus dans un coin du ciel un lointain rayon de soleil qui me ranima, comme une douce rosée une pauvre fleur au déclin de sa vie. Ce jet de lumière venait en secret donner courage, confiance : Dieu est bon, il voulait me conserver l'espérance, me laisser voir que sur cette terre d'exil il pouvait se rencontrer quelques heures de bonheur. Ce point brillant dans l'espace indéfini présageait un événement heureux

Tout dans la nature faisait silence, le faible gazouillis d'un oiseau vint seul troubler le calme de ma retraite. Un sourire de pitié effleura ma lèvre : pauvre moi ! pauvre insensée, dédaigneuse de tout !... Est-ce là du bonheur ? me disais-je. Le doute, cet ennemi acharné de la foi, me tenait sous son gantelet de fer.

Mais un bruissement de feuilles dissipa ce fantôme. D'un bosquet un rossignol s'éleva. Je m'approchai, voir, — près de moi il y avait du bonheur. On bâtissait un nid sous la feuillée, dans la solitude, loin des regards indiscrets et des cœurs méchants. Pour surprendre le retour, je me blottis près d'un arbre. Il revint à tire-d'aile, accompagné de sa rossignolette, ayant de son voyage rapporté un peu de laine arraché à quelques buissons. Après un regard inquiet et inquisiteur jeté ici et là, le couple heureux entra au nid. Quel soin déployèrent-ils à construire ce nid de leurs amours ! Quelle paix j'en remportai !

Quelques jours après, dans ce sentier que j'aime aujourd'hui, ce seul témoin de mes rêves de bon-

heur, ce seul ami de mes larmes ; comme une ombre, je pénétrais sans bruit sous ces grands arbres. J'étais avide de beau et de grand... J'avais souvenance du bosquet, où, à cette heure, devait régner le bonheur à son apogée, mais... j'avais peur, je craignais de n'y rien trouver... qu'un nid vide que l'aquilon du bonheur n'avait pas su respecter.

Au loin, mon oreille inquiète saisit un timide prélude, des tons faibles presque indécis. — J'espérais les doux accents de Philomèle !

Des notes suaves et harmonieuses de grands maîtres, des roulades précipitées, brillantes et rapides, répercutées dans les hautes cimes des arbres me ravissaient, j'avais devant moi : l'idéal du bonheur.

Dans un petit lit douillet, trois jeunes rossignols que la mère apaisait par quelques mouches et que le père calmait par une berceuse aux modulations pures et flexibles, aux sons filés, enchanteurs et pénétrants.

La paix de cette solitude, brisée par la prodigieuse variété de ramage de ce chantre avait, pour mon cœur insatiable, un charme que jamais être humain n'aurait pu donner. — Il se faisait tard. La nuit serene étendait son ombre mystérieuse. — Je me trouvais heureuse, je me croyais puissante, je voyais les elfes et les gnomes sous ma domination.

Un pâle rayon de lune dans le lointain me laissait voir la toit où une mère que j'adore et des frères et sœurs que j'aime, attendaient mon retour. Je hâtai le pas.

Oh ! que je suis ingrate ! moi qui me plaignais du sort, et, n'ai je pas ici, comme le rossignol, un tout petit nid bâti sous la feuillée.

Cette maison aimée, située au milieu d'arbres gigantesques que les oiseaux peuplent et qui nous gratifient de leurs chants doux et purs, n'est-ce pas avoir une douce destinée ? Que désirer de plus ?

Oh ! maintenant je ne céderais pas mon petit coin de terre pour tout le Pérou, car c'est ici que j'ai trouvé le calme et le bonheur. Que je plains ceux qui n'ont pas eu l'été un nid sous la feuillée. Il y fait si bon, l'air y est si pur, on s'y sent si bien revivre.

Oh ! lecteurs, je vous suis une inconnue, néanmoins je vous offre, dans ma petite ville-campagne, un pied-à-terre ; il y a encore plus d'un coin enchanteur. Que vous me faites pitié, vous tous qui n'avez pas la douce brise de nos grands arbres, pour dissiper les sombres nuages accumulés sur votre front par tous ces tracassés de grande ville, et pour vous bercer de l'espérance de jours heureux.

OMBRA

Jadis on était considéré lorsqu'on était quelque chose ; aujourd'hui il suffit d'être quelque chose.

ALPHONSE KARR POÈTE

L'illustre auteur Alphonse Karr avait quatre-vingts ans et tout en arrosant les fleurs de son superbe jardin de Nice, envisageait sa mort prochaine avec une serene philosophie. L'on en jugera par les vers suivants :

Le vingt-quatre novembre, en l'an mil huit cent huit,
Ma jeune âme, un beau soir, cerieuse, étourdie,
Du paisible n'ant imprudemment sorti.
Et gagna cette maladie
Qu'on appelle la vie.

Mais dont, avec le temps, tout le monde guérit.
Je vis fort retiré des hommes et des choses,
Et l'on me fait plaisir, dans ma maison bien close,
De me laisser en paix causer avec mes roses.

Aux almanachs cela semble donner raison,
Cependant mes pensers sont rarement moroses ;
Désœuvré ce matin, passe-temps peu commun,
J'ai compté mes cheveux...

Il n'en manque pas un.
Sur une mer houleuse, et debout à la lame,
Je passe pour donner un joli coup de rame,
Et quant, malgré le ciel, il faut faire pleuvoir,
Mon bras ne se plaint pas du poids de l'arrosoir.

Girollées et lilas, roses et violettes,
Chèvrefeuille et muguet, vivantes cassolètes,
Me gardent leurs parfums, m'invitent à leurs fêtes,
Et j'en jouis autant qu'à mes premiers printemps.
— La nuit, le rossignol me dit les mêmes chants,
Et dans la mer d'azur, — à la fin des journées,
Quand le soleil descend, embrasant les nuées
De tons jaune, lilas, vert, violet,
Hosanna !

De mon cœur monte un hymne muet...

Et je cherche à l'ôtons pour presser dans la mienne
Une petite main qui sente et qui comprenne.
Quatre-vingts ans ? qui ? Moi ! Vieil almanach, tu mens.
J'ai quatre fois vingt ans.

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Magnifique prime offerte par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

UN HOMME DE PRÉCAUTION

Un monsieur entre, huitième, dans un wagon de seconde, et place, avec des soins infinis, une petite valise sous la banquettes.

— Là, dit-il, voilà qui est fait, j'espère qu'il n'y aura pas d'accident.

— Que contient donc votre valise ? demande un voyageur indiscret.

— Quelques kilogrammes de dynamite.

Aussitôt le wagon se vide comme par enchantement, et le monsieur, ouvrant sa valise, en retire son déjeuner qu'il dévore avec appétit.

FAUSSE JOIE



I

Premier client (prenant possession d'un fauteuil chez le barbier). — Une coupe de cheveux et une barbe, s'il vous plaît.

Deuxième client (qui attend son tour). — Au moins en voilà un qui ne prendra pas beaucoup de temps au perruquier.



II

Premier client (calculant perruque et fausse barbe). — Quelle distraction, voilà-t-il pas que je suis sorti du théâtre sans enlever mes postiches.

Deuxième client. — ????

LE CHIEN DU NOTAIRE

Je venais d'entrer au café des *Trois Colonnes* à X..., petite ville de Seine-et-Oise, lorsqu'un nègre assis dans un coin me salua.

— Il se trompe, pensai-je, et, faisant mine de ne l'avoir pas remarqué, je commandai tranquillement un mazagran.

Ce consommateur était remarquablement vêtu, quoique nègre. Il avait surtout un fort joli chapeau marron. Son complet était du plus pur gris souris, et sa cravate semblait découpée dans l'azur du ciel. Avec cela, une chaîne et quelques bagues de forte dimension. — Ah ! décidément, il n'y a que les nègres pour les costumes originaux.

Au bout de quelques instants, comme je levais les yeux, le noir qui me guettait toujours, montra ses dents blanches et me salua de nouveau.

Cette fois je lui rendis son salut. La plus élémentaire politesse l'exigeait.

Je ne tardai pas à constater que mon mystérieux voisin n'attendait que cela pour se précipiter dans mes bras.

Et puis, tenez, j'aime mieux vous l'avouer tout de suite, ce nègre était un de mes anciens camarades de collège.

Fils d'un roi du haut Sénégal, qui l'avait envoyé en France pour en faire un gentleman, il était resté chez nous, n'ayant jamais été réclamé par sa famille.

Le premier moment d'effusion passé, il m'apprit qu'après avoir été successivement garçon de bains, frotteur, maître de chausson et jockey, il s'était définitivement consacré à l'éducation des chiens.

Jugez-en :

— Oui, fit-il en acceptant de tout cœur le bock que je lui offrais, moi j'ai toujours aimé li chiens. Li chien il est tégient beaucoup. Li chien il a c-velle comme misieu ; il a cœu comme misieu : il est tès gentil animal, plus què cheval et chat et chêmeau, il est camade nous, comme il dit misié Biffou.

Alors, moi, denièrement, on mé dit qué misieu Notai, qu'il travalle dédan lé pocedu, il aimé beaucoup li chiens ; et moi jé vé voir misieu Notai dédan son maison et qu'il dit :

— Bonjour, ma ami, quoi il désie vous ? Vous, il veut fai un acte ?

Et moi jé dis :

— Bonjour, misieu Notai, jé vé pas acter, pou-

quoi jé souis nègue, jé viens vous palé vous, désu li chien. Moi il aimé beaucoup li chien. Bon animal, tès tégient, plus què cheval et chêmeau et tout.

Alors, voilà misieu Notai qui dit moi "Asseoi vou et boivez café avé moi, vou il est bon gasson" ; et puis il sifflé, et tout dé souite, il vien tois chiens qui fait "Oua ! oua !" et qui sauté pès misieu Notai pour demandé souqué. Il l'avé péit, to it péit chien tout blanc, et puis gosse tee-neuve, et puis oune caniche toute noie, qu'il ténait loui su deïée.

Misieu Notai il caessé eux et il disé :

— Voilà bonnes bêtes, ils sont mon ami, plus qué home, ils sont brisants, et ils font commé jé dis cé què jé veux ; lé moi, il été commé petit domestique pou moi, il poté mon canne, et il allé cheché mon pipe et mon pantouffe, et il sauté pa dessus son camade, tee-neuve, et il manqué qué paole pou lui, ien què paole.

Alos moi, jé dis misieu Notai :

— Misie Notai, moi jé souis possesseur di chiens, jé appéné lé meuse d'elle dédans mon pays, et si vous voulez confié un à moi, jé appéné loui pa'é tès bien.

— Vous appéné palé à lé chien ?

— Oui, Misieu Notai, jé déjà appéné beaucoup en Am'ique, et si vous peté moi petite caniche noie, avé vingt léçons chez moi, jé appéné lui palé déjà beaucoup dé mots.

— Vément, il dit misieu Notai, et combien il coutea pou vous appenez ?

— Il coûtea dix fances pa jou pendant oune mois, misieu.

Alors misieu Notai il donne moi agent, et il dit : Péné lé chien avé vous, ma ami, et poutis vous véné quand il sé palé.

Et moi jé dis meci misieu Notai, et je pends agent et poutis chien et jé vé Pai, et jé vé dédans méson dé machand et jé vends chien pou cinquante fances, et moi j'ai beaucoup agent pour jouyer, et moi jé vé dédans Mouline ouge, et jé amusé beaucoup et poutis bien diné avé petites dames genti beaucoup.

Alos quand tout agent il est fini, moi jé vé chez misieu Notai et jé dis : La petite chien, il maché bien, il palé déjà péit peu ; encoé donné loui dix léçons, et il appeané tout à fait.

— Bien, ma ami, il dit misieu Notai et poutis il donne moi cent fances. Et moi jé véné Pai mangé cent fances, et poutis quand loui fini, jé étoune, et jé souis tistement chez misieu Notai.

— Lé chien il va bien ? il dit misieu Notai.

— Non, misieu Notai, va pas bien di toute...

— Loui né appéné pas bien palé ?

— Loui bien palé, misieu Notai, bien palé commé moi, mais loui mauvaise gasson ? Loui pouni.

— Loui méchante ?

— Loui tès méchante. Moi, sémène denière, jé poméné avé lé chien au bod de Seine, et moi causé avé loui, jé disé : "Il fé beau temps," et loui, il disé : "tès beau temps, choknosof ! tès beau temps !" et poutis voilà tout d'une coup il dit moi :

— Et lé vieux quoi il dit dé neuf ?

— Quel vieux, jé dis loui.

UN HOMME CHANCEUX



La garde malade. — Monsieur Cohn, tout s'est bien passé et malade dort paisiblement.

M. Cohn. — Tite s'ite ! Z'est ty un garçon ? che fens de barier avec mon azocié ?

La garde malade. — C'est deux beaux jumeaux, un garçon et une fille.

M. Cohn. — Ah pïen che l'ai éjapé pelle ! Che berd zur l'un, che cagne xur l'autre. Chai tuchur eu te la jance tans tous mes baris.

— Lé vieux paï ! lé Notai ma paton, quoi il dit dé neuf ?

Moi, jé été fâché pouquoi il disé lé vieux ét jé dis loui, appelé misieu Notai.

— Eh bien ! qu'il dit, misieu Notai va bien potante ?

— Oui, jé dis.

— Est-ce què loui il vole toujou l'agent què loui donne les clients dé loui ?

Alos moi jé suis fouieux d'entende paeille chose, et j'ai donné gand coup de pied au chien et je ai jeté loui dans ivière ; loui mote.

— Vous avez bien fait, ma ami, dit misieu Notai, et encoé il donné moi agent pou ien die.

GEORGE AUMOL.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

formera un magnifique volume de plus de 400 pages, illustré par les meilleurs artistes

ESPOIRS DES JOURS DÉFUNTS

Les espoirs des jours défunts, si proches pourtant, presqu'hier, reviennent, cohorte vagabonde et cependant fidèle, hanter mes heures d'ennuis monotones. Et dans ma chambre close où le silence descend de l'obscurité discrète, je les revois comme un bouquet de fleurs étranges.

O les espoirs des jours défunts ! Les uns, superbes, traversaient d'un fulgurant éclair la nuit des années prochaines ; d'autres, au contraire, gravitaient dans l'éventualité des joies calmes et des jours paisibles : Puis, c'étaient les rêves d'amour où, dans une joyeuse farandole de jeunes femmes, passaient des rires de lèvres roses, des envollements de fauves chevelures et des carresses enjoleuses de prunelles.

O les espoirs des jours défunts, je les bénis pour ne point déserrer à jamais ma pensée, je leur voue du fond de moi une douce reconnaissance parce que, par ces jours où du ciel gris tombent de moroses tristesses avec la pluie qui lugubrement tambourine sur les vitres, ils savent évoquer les éclaircies prochaines, parce qu'ils reconfortent le cœur défaillant et qu'avec eux s'entrevoit la venue des jours meilleurs.

MARCEL PERRIER.

ENTRE JEUNES FILLES FIN-DE-SIÈCLE

— C'est la mère de Gilda, elle est toujours seule, nous l'appelons la mère Caspienne !

— ???

— Ben oui, parce qu'elle ne communique avec aucune autre mère !



Le reporter. — Excusez moi, cher monsieur, si je vous dérange !

Le détenteur. — On ne peut donc pas laisser un honnête homme tranquille pendant 5 minutes ?

Le reporter. — C'est simplement pour savoir à quel moment vous pourrez recevoir l'artiste du SAMEDI ; nous devons donner votre portrait dans notre prochain numéro.

MENUS ÉPICURIENS

En ménage.

Riz au lait d'amandes

Maquereaux grillés à la maître d'hôtel
(Eufs pochés)

Brandade de morue

Blanc manger au café

Riz au lait d'amandes.—Dans demi gallon de lait que vous avez fait bouillir, mettez dix onces de riz blanchi et à moitié cuit, pour qu'il termine sa cuisson tout doucement ; assaisonnez avec un peu de sel et de sucre ; puis, au moment de servir, mélangez au potage demi-chopine de lait d'amandes et versez de suite.

Maquereaux grillés à la maître d'hôtel.—Après les avoir vidés, parés, nettoyés et fendus en longueur du côté du dos, mettez les maquereaux sur un plat et faites-les mariner une demi-heure environ avec de l'huile, du sel fin et quelques branches de persil ; mettez-les ensuite sur le grill ; quand ils sont bien cuits, dressez-les et, avec une cuillère de bois, introduisez leur dans le dos une maître d'hôtel froide, forcée de jus de citron ; servez chaud

Eufs pochés.—Mettez de l'eau dans une casserole avec du sel et un peu de vinaigre ; quand l'eau a bouilli, modérez le feu, pour que l'ébullition diminue un peu d'intensité ; ayez des œufs très frais, cassez-les au-dessus de la casserole et laissez-les tomber avec précaution dans l'eau bouillante ; quand ils sont cuits, égouttez-les pour les servir dans une sauce blanche.

Brandade de morue.—Après avoir fait dessaler durant vingt-quatre heures un morceau de belle morue, mettez-le sur le feu dans une casserole, avec de l'eau froide ; dès que l'eau commence à bouillir, retirez-la, puis épilchez-la avec soin et divisez-la en petits morceaux que vous remettez au feu dans une casserole où vous aurez fait fondre à feu doux du beurre additionné d'huile d'olive, de persil et ail hachés. Remuez avec une cuillère de bois et cela sans discontinuer ; ajoutez de temps en temps de l'huile, du beurre ou du lait ; à force de la remuer, la morue finira par être réduite en crème.

La perfection de la brandade dépend surtout du mouvement imprimé pendant très longtemps à la casserole, qui seul opère l'extrême division de toutes les parties du poisson et les métamorphose en une crème.

Blanc manger au café.—Torréfiez 2 onces et demie de café moka, et, après l'avoir moulu, versez-le dans un verre d'eau bouillante ; laissez infuser, et quand le marc est déposé, tirez à clair et ajoutez 6 onces de sucre et $\frac{1}{2}$ once de colle clarifiée.

Pilez ensuite une livre d'amandes que vous délayez avec trois verres d'eau filtrée ; passez à la serviette ce lait d'amandes, et séparez en deux parties ; dans l'une, versez le café et la colle, et dans l'autre mettez $\frac{1}{2}$ once de colle et six onces de sucre fondu dans un verre d'eau tiède ; garnissez le moule comme il est d'usage.

Petit dictionnaire drôlatique :

Addition.—La fin de la faim.

Critique.—Une lime qui polit ce qu'elle mord.

L'histoire.—La foire aux mensonges.

Mentor.—Empêchement de danser en rond.

Patience.—L'art d'espérer.

L'UTILITE DE LA POLICE



—Dis, monsieur, voulez-vous me dire si mon bonnet est droit ?

ENTRE AMIS

Un artiste dramatique interpelle un des camarades de son théâtre.

—Est-ce vous qui vous rasez ?

—Oui, pourquoi ?

—Vous vous êtes coupé à trois endroits.

—Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute, mon rasoir ne coupe pas, que voulez-vous que je fasse ?

—Eh bien, le faire repasser comme si c'était un de vos mauvais rôles.

Une vérité heureusement exprimée frappe l'esprit comme le jour frappe les yeux.

La plus magnifique épopée de l'histoire française.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

racontée par l'image.

ECHecs

PROBLEMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

Les solutions des problèmes d'Échecs et Jeux d'Esprit devront être adressées le samedi, au plus tard, à *Philidor, journal le SAMEDI*.

Les personnes qui auraient des problèmes ou jeux d'esprit à soumettre à la rédaction, devront également les y faire parvenir de la même manière, mais le samedi pour le numéro suivant.

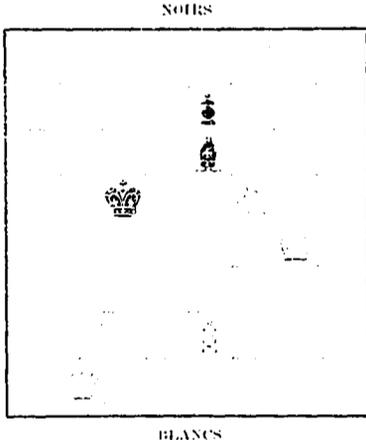
Ces problèmes et jeux d'esprit devront être inédits ; les manuscrits, écrits lisiblement, avec signature ou pseudonyme, et sur un seul côté du papier.

Les noms des signataires des dix premières solutions justes, parvenues au SAMEDI, seront publiées dans le numéro suivant.

Quatre fois par an, des primes consistant en échiquiers, livres, bijoux, etc., seront attribuées aux personnes ayant donné le plus grand nombre de solutions justes, ainsi qu'à celles qui auront fait parvenir des problèmes et jeux d'esprit inédits, lesquels seront insérés avec leurs noms au fur et à mesure des besoins.

PROBLEME No. 2.

Par W. T. PIERCE.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

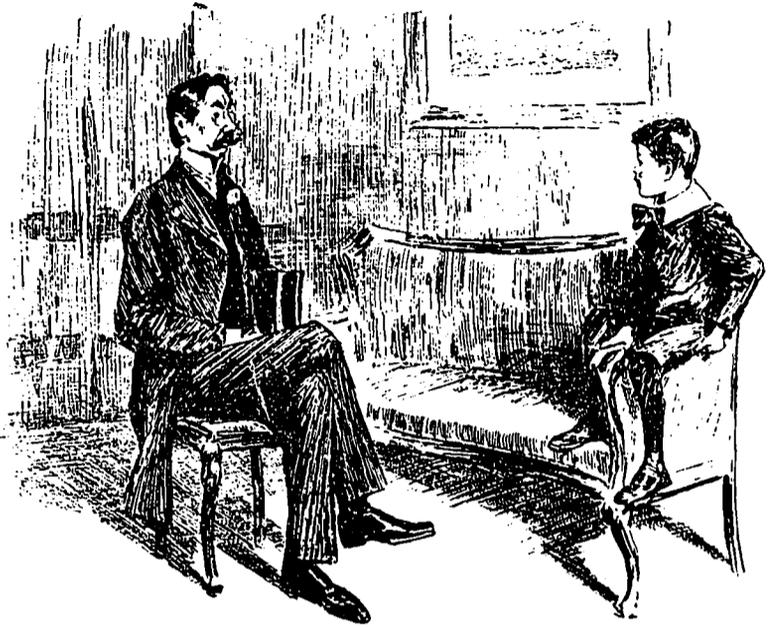
Jeux d'Esprit

CHARADE.

Du pauvre le premier soulage la douleur,
Mais on prétend aussi qu'il endure le cœur :
Le deux, quoique simple voyelle,
De droiture est le modèle ;

N'approche pas trop près de mon brillant dernier ;
Jeanne victorieuse, agitant mon entier,
Entra dans Orléans, et rendit l'espérance
A tous les défenseurs du beau pays de France.

LES ENFANTS TERRIBLES



Le prétendant. — Dis donc, Edouard, crois-tu que ta sœur va bientôt descendre ?
Edouard. — Oh oui ! Elle disait qu'elle allait descendre tout de suite pour que ça soit plus tôt fini

LETTRES INCONNUES

Ajouter une lettre à chacun des sept mots suivants de manière à former, par anagramme, des noms d'animaux : les lettres ajoutées formant elles mêmes, un nom d'animal.

Agile - Orne - Vue - Alice - Ride - Sole - Pôle.

MOTS EN LOSANGE.

- 1o Consonne.
- 2o Petit promoutoire.
- 3o Prénom masculin.
- 4o Collection de tableaux.
- 5o Capitale.
- 6o Synonyme de situé.
- 7o Voyelle.

MOTS EN TRIANGLE.

- 1o Victoire de François Ier.
- 2o Chefs de la marine.
- 3o Inflexible.
- 4o Qui a les couleurs de l'arc-en-ciel.
- 5o Poisson de mer.
- 6o Synonyme de nuage.
- 2o Ville de l'Arège.
- 3o Consonne.

Adresser les solutions à *Philidor, journal le SAMEDI*.

SOLUTIONS DES PROBLEMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ECHECS

Solution du problème No. 1.

BLANCS	NOIRS
1 — C G D	1 — P prend C
2 — T S R	2 — Echec et mat

Ont trouvé la solution juste :

MM. F. Weber ; Asselin ; F. Wilkins ; Labourdonnais ; G. Gravel ; E. Barcelo ; J. A. Grodeur (Montréal). Gringroire (Québec).

ENIGME

Le mot de l'énigme est *Dents*

SURPRISE

Les lettres retardataires sont celles qui arrivent après le T.

MOT CARRÉ

ÉCOLE
CADET
ODEUR
LEUDE
ETRES

MOT EN CROIX

M
E
T
LOSANGE
C
R
A
M
M
E

Ont trouvé les solutions justes :

Enigme : MM. G. A. La Perrière, F. X. L'Heureux et Mlle Marie T. Lambert (Québec). Marie Blanche (Terrebonne). A. L. La Rose (Ste Julie de Somerset). W. H. Perras et J. B. Bouchard (St. Henri). Rutra, Jeanne Millette, E. Barcelo et J. Martel (Montréal).

Surprise : MM. F. Weber ; Asselin (Montréal).

Mot carré : MM. F. X. Lemieux (Québec). Asselin, Rutra et Barcelo (Montréal).

Mot en croix : M. F. Weber.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

X — M MOREL

(Suite.)

Et il dit :

— Oui, père, j'ai vu la famille de Montmorau.

— Quand ?

— Deux ou trois fois. Mme de Montmorau donnait justement hier un grand bal auquel j'ai assisté.

— Ah ! fit M. Morel en pâlisant.

Et, Gilbert, d'un ton tout à fait naturel, continua :

— Tu as peut-être aperçu la villa de Mme de Montmorau, une belle habitation blanche qui domine toute la vallée.

— Oui, oui, je dois l'avoir aperçue, bégaya l'escamoteur.

Et cette horrible pensée le bouleversait : « Si mon fils était allé aujourd'hui à la villa des Anémones, il m'aurait vu. »

— Mais... tu n'y es pas retourné aujourd'hui ? interrogea-t-il avec une poignante anxiété.

Et aussitôt, comprenant l'étrangeté de sa question :

— Je te demande cela parce que j'ai entendu dire, aujourd'hui, à Cannes, que Mme de Montmorau donnait une matinée.

— En effet, répondit Gilbert, mais une simple matinée enfantine...

— Alors, tu n'y es pas allé ?

— Pardon, père, j'y suis allé.

M. Morel se jeta en arrière ; ses mains se crispèrent sur les coussins. Son fils avait donc pu le voir sous son humiliante livrée ?

Gilbert souffrait horriblement des tortures de son père : il eut cependant la force de demeurer calme, d'expliquer qu'il était seulement monté à la villa des Anémones pour faire ses adieux à la famille de Montmorau, qu'il n'avait pas pris part à la fête...

— Comme ce n'était qu'une fête d'enfants, je n'ai fait que passer à la villa : j'avais mes préparatifs de départ à terminer.

Et devant cette explication si naturelle, M. Morel se remettait peu à peu ; et Gilbert le voyait sourire.

— Pauvre père ! pensait-il, s'il connaissait toute la vérité, il serait malheureux pour le reste de sa vie.

Et le sentiment qu'il accomplissait son devoir, bien secrètement, le consolait un peu de son abominable chagrin.

Ils causèrent ensuite longuement de la campagne de Gilbert en Algérie ; et l'officier se raidissait, quand son père disait les villes où il avait reçu des lettres de lui : Vienne, Milan, Naples... la dernière à Gènes.

Autant de villes où il avait dû accomplir son pénible métier, faire le fantoche pour amuser des enfants !

Enfin ! C'était fini, cela. Et, comme il allait entourer la vieillesse de M. Morel, le récompenser de tant de dévouement, se bien consacrer à lui !

A onze heures, ils arrivaient à Marseille et repartaient immédiatement pour Paris, Gilbert, brisé par les émotions, s'endormit presque aussitôt ; et son père passa la nuit à le contempler, à le recouvrir, lorsque, d'un mouvement brusque, il rejetait ses couvertures, à le replacer doucement lorsque le mouvement du train l'amenait insensiblement au bord de la banquette.

Tout cette nuit, M. Morel fut heureux comme il ne l'avait pas été de sa vie.

Et il la revoyait, cette vie absurde, dans laquelle il avait été entraîné par les circonstances et qui lui avait semblé charmante au temps de sa jeunesse... Quand il avait voulu en changer, il était trop tard, hélas ! Il avait dépassé l'âge où l'on peut se créer une situation nouvelle : il était dans l'engrenage et avait dû marcher jusqu'au bout.

Son père était un prestidigitateur de cirque, qui courait la province avec une modeste troupe, au milieu de laquelle M. Morel avait été élevé.

Milieu très honnête — car le personnel d'un cirque se compose presque toujours de braves gens, forcés de beaucoup travailler pour gagner leur vie — mais qui ne convenait que médiocrement à son caractère.

Dès sa jeunesse il avait dit :

— Non, non, je ne serai pas comme papa.

Et il songeait à le quitter, à se faire une situation plus régulière, plus bourgeoise, quand son père devint infirme. Il fallait gagner de l'argent et en gagner tout de suite. Il lui était impossible d'hésiter.

M. Morel continua donc le métier de son père, auquel il avait été dressé, et l'infirme ne manqua de rien.

Le long sacrifice de M. Morel commençait.

Seulement, le jeune prestidigitateur abandonna la province et obtint des engagements à Paris, où son métier lui laissait assez de loisirs pour qu'il pût travailler et s'instruire.

Il conquiert rapidement une jolie situation, bien indépendante, et cela le réconcilia avec son métier. Il lui aurait été d'ailleurs impossible d'en changer, tant qu'il aurait son père à soutenir ; nulle part, il n'aurait trouvé un salaire aussi élevé.

Il épousa une orpheline, petite ouvrière qui gagnait péniblement sa vie dans un atelier de couture. Moins que jamais, il pouvait songer à changer de carrière, car un enfant était rapidement venu ajouter à ses charges, un fils.

Par exemple, il apporta une modification à son existence : au lieu de s'engager dans des troupes, il travailla seul ; l'hiver dans les salons parisiens, l'été dans les châteaux ou aux bains de mer.

Après la mort de son père, que sa femme avait soigné avec un dévouement absolu, il ne voyagea même plus seul. Dès que l'été arrivait, Mme Morel allait s'installer sur une plage autour de laquelle son mari rayonnait.

Ils avaient le bonheur paisible et sûr de gens qui se suffisent à eux-mêmes. Et ils étaient absorbés par l'éducation de leur enfant. Ce fut la pensée de l'avenir de cet enfant qui amena M. Morel à modifier encore son genre de vie.

La première fois où Gilbert demanda : « Toi, mon père, que fais-tu ? » M. Morel rougit de son métier, non pour lui-même, mais pour son enfant. Et il répondit timidement :

— Je suis dans les affaires.

Gilbert voulut savoir dans quel genre d'affaires.

Il répliqua avec vivacité que c'étaient des affaires à la Commission, pour diverses maisons ; puis il détourna la conversation.

Il était ambitieux pour son fils et Gilbert justifiait déjà son ambition, par son ardeur au travail, par son intelligence.

— Quelle que soit la carrière qu'il choisisse, dit-il à sa femme, notre cher fils arrivera très haut. Je ne veux pas gêner son avenir par ma situation.

Situation qui n'avait rien de déshonorant, mais qui serait certainement une gêne pour Gilbert, parce qu'il est impossible de vaincre les préjugés, surtout ceux qui sont basés sur la vanité.

— Je ne veux pas que mon fils souffre de cette situation.

M. Morel essaya de changer de carrière, d'entrer réellement dans les affaires ; il y renonça bien vite : il aurait dû faire un stage, comme tout débutant, imposer des privations à sa famille et à son fils.

Il trouva plus naturel de sacrifier sa part de bonheur et annonça à sa femme qu'il cesserait de travailler à Paris et en France. Il passerait sa vie à l'étranger, où il gagnerait l'indépendance des siens.

Personne en France ne connaîtrait plus ce qu'il faisait. Ceux qui l'avaient connu l'oublieraient.

Mme Morel l'approuva : elle eût certainement agi de même à sa place.

Et le supplice de M. Morel commença.

Déjà il avait légèrement changé l'orthographe de son nom pour que ce nom de Morel n'éveillât pas immédiatement l'idée d'un bateleur, mais cela ne lui suffisait plus.

Il devint le « célèbre Morelli ! » et se fit passer pour Italien.

Il changea de logement à Paris, se donna comme voyageur de commerce dans la nouvelle maison où il loua, ne laissant pas son adresse à la maison qu'il quittait. Malgré cela, de nombreuses lettres lui arrivèrent de Paris ou de province, lui demandant de venir donner des séances ; il ne répondit à aucune, et l'on dut s'imaginer qu'il ne travaillait plus.

Ceux qui l'avaient employé disaient :

— Il a fait fortune et se repose.

Il travaillait avec rage, abominablement malheureux de cette séparation qui allait durer des années, venant de temps en temps reprendre des forces auprès de sa femme et de son fils, puis repartant, exaspéré de ne pas arriver assez vite à la fortune.

Et, peu à peu, ce métier, auquel il s'était intéressé jadis, lui devenait odieux ; le déguisement, dont il avait jugé nécessaire de s'affubler, lui pesait comme une livrée de domestique ; et parfois il crut qu'il allait perdre son courage. Mais il suffisait d'une lettre de son fils pour lui rendre toute son énergie.

Il disait alors :

— J'irai jusqu'au bout !

Il ne se donnait aucun repos, courant de ville en ville, à travers l'Europe, dont il avait appris toutes les langues, ne passant presque pas de journée sans ajouter son misérable « cachet » au cachet de la veille, et transporté d'une divine joie chaque fois qu'il pouvait adresser quelques billets de mille francs à son banquier.

Ses dernières années avaient produits de beaux résultats : le nom de Morelli était également devenu célèbre.

Il avait reçu à l'étranger des invitations de France ; il les avait impitoyablement refusées. Et il avait fallu le hasard de sa rencontre avec la baronne de Kernizan pour qu'il consentit à donner une séance à la villa des Anémones.

Il avait connu la baronne en Italie.

Se trouvant un peu souffrant à son retour d'Italie, il s'était arrêté à Nice pour se reposer un ou deux jours et pour se débarrasser de son matériel de prestidigitateur ; et apprenant que l'escadre de la Méditerranée, c'est-à-dire l'escadre de son fils, manœuvrait dans le golfe Juan, il avait désiré la voir.

Il avait décliné d'abord l'invitation de Mme de Kernizan ; puis il s'était laissé séduire par la perspective d'une bonne petite somme qui servirait d'argent de poche à son fils durant son congé.

Il avait failli s'enfuir, quand il avait appris que la villa des Anémones appartenait à la famille de Montmorau ; mais cela n'aurait fait qu'éveiller les soupçons : mieux valait donc aller jusqu'au bout.

Et la fatale représentation, dont il ignorait encore les conséquences, avait eu lieu.

Le lendemain, le père et le fils arrivaient à Paris. Prévenue par dépêche, Mme Morel les attendait à la gare ; et elle était si pleinement heureuse que Gilbert éprouva encore une douce satisfaction du sacrifice qu'il accomplissait. Il ne troublerait certes pas le bonheur de ses parents...

Et le soir, quand il fut seul dans sa chambre, après quelques minutes de faiblesse, il se prépara à écrire à Viviane, pour lui expliquer sa conduite.

— Ensuite, je n'aurai plus qu'à donner ma démission.

M. Morel revenait tout joyeux d'une entrevue avec son banquier : et, pénétrant à l'improviste dans sa chambre, il surprenait sa femme toute tremblante, essuyant de grosses larmes.

Mais elle nia.

— Pourquoi donc pleurais-tu, femme ?

— Je t'assure, mon ami, que je ne pleurais pas !

— Bon, bon, fit-il avec un sourire ; je n'insiste pas... Le bonheur d'avoir ton fils qui t'attendait tous les matins ! Il n'est pas encore revenu de sa promenade au Bois, notre grand homme ?

— Non, pas encore.

Et elle essayait de sourire, comme son mari, mais vainement : elle revoyait son fils partir, pour cette promenade matinale, la tête baissée, la démarche lourde : elle revoyait son visage, tel qu'il lui était apparu hier, dans la rue, au moment où Gilbert ne se croyait pas observé et où elle le guettait de sa fenêtre, un visage navrant de tristesse.

Que se passait-il donc dans l'âme de cet enfant ? que lui cachait-il ?

Elle possédait son fils depuis trois jours, et elle n'avait eu qu'une journée entière de bonheur. Depuis hier, elle savait son Gilbert malheureux.

Elle n'avait entendu au son plaintif, reçu aucune confidence ; elle avait deviné, comme devinent les mères.

— Alors, dit M. Morel, j'ai le temps de lui faire ma surprise. Viens !

Il passa dans le cabinet de Gilbert ; sa femme le suivait en hochant la tête.

Et il disait :

— J'avais mal fait mes calculs, femme ; j'ai dix mille francs de plus que je ne croyais, dix gentils petits billets pour les fantaisies de mon fils.

Il les déposait dans le secrétaire de Gilbert, laissé ouvert par l'officier.

Il ajoutait :

— Et ce n'est que le commencement ; mon banquier s'occupera du transfert ; dans quelques jours, Gilbert aura son capital à lui de cent mille francs... Nous, nous en conservons deux cent mille ; cela nous suffira bien. Mais, qu'as-tu donc ? Est-ce que ce que je fais pour Gilbert te déplaît ?

— Ah ! il s'agit bien d'argent, mon pauvre ami ! s'écria Mme Morel.

Cette joie de son mari lui faisait mal, et puis elle n'avait plus le courage de garder le secret de sa cruelle découverte.

Elle prononça avec un sanglot :

— Oui, mon ami, je pleurais tout à l'heure.

— Gilbert a quelque chagrin ?

Il sentait bien que sa femme ne pouvait souffrir que d'un chagrin de son fils.

— Parle, femme ! Que t'a-t-il dit ? Les enfants sont plus confiants avec les mères.

— Il ne m'a rien dit ; j'ai compris, voilà tout, quand il est entré hier matin : sa douleur se lisait sur sa visage...

— Mon Dieu ! murmura M. Morel en se tordant les mains ; au moment où nous pouvions être si heureux !

Sa femme murmura tristement :

— Devant moi, comme devant toi, Gilbert sera gai, souriant ; j'ai surpris son secret au moment où il ne pouvait s'imaginer que je l'examinais de derrière un rideau. Observe-le, tout à l'heure, à déjeuner, et tu te rendras compte comme moi que sa gaieté est factice, qu'il nous trompe pour ne pas nous faire partager sa tristesse. Hier, quand il m'a donné le baiser du soir, j'ai senti qu'il avait la fièvre... Et il n'a pas dormi de la nuit.

Mme Morel dit lentement :

— Avant de se coucher, il a écrit des lettres, qu'il déchirait aussitôt... C'est mal d'espionner son fils, mais que ne ferait pas une mère pour découvrir ce qui torture son enfant ?... Ce matin j'ai vu les cendres de ces lettres dans la cheminée ; il les avait brûlées...

Elle se plaça près de la fenêtre :

— Tiens ! le voici qui arrive... regarde !

M. Morel se plaça près de sa femme.

Gilbert marchait très lentement, les yeux fixés à terre, s'appuyant réellement sur sa canne ; et, par moments, sa poitrine était soulevée comme par des restes de sanglots.

Quelques minutes après, quand il entra dans l'appartement, ce n'était plus le même homme. Joyeux, exubérant, il embrassa dix fois son père et sa mère, en leur comptant la délicieuse promenade qu'il venait de faire dans les petites allées du Bois.

— Ah ! il faisait bon, affirmait-il, et j'étais bien heureux de me trouver enfin à Paris.

Le contraste était si pénible, la fièvre se devinait si bien dans les yeux de Gilbert, dans sa voix un peu sèche, dans ses nains moites, que M. Morel et sa femme durent se retirer dans leur chambre pour ne pas trahir leur poignante émotion.

— A propos, père, voici une lettre pour toi, je l'ai prise en passant.

Gilbert les suivait dans leur chambre,

M. Morel balbutia :

— Ah oui, je sais ce que c'est, donne. Je vais répondre tout de suite.

— Je vous laisse.

M. et Mme Morel tombèrent, plutôt qu'ils ne s'assirent, auprès l'un de l'autre, sur un canapé. Et M. Morel tournait machinalement cette lettre dont il ignorait absolument la provenance et qui lui avait servi de prétexte pour renvoyer son fils.

— Eh bien ? prononça à mi-voix Mme Morel.

— Eh bien, tu avais raison, femme. Ne brusquons rien ; consolons-le sans avoir l'air de le savoir malheureux... Il finira peut-être par nous dire !...

— Non, il aura le courage de nous jouer cette horrible comédie pour que notre bonheur à nous ne soit pas troublé...

Cependant, M. Morel avait ouvert sa lettre et tressuillait.

— Tiens, femme.

Et ils lurent ensemble :

“ *Confidentiel.*

“ M. le ministre de la Marine prie M. Paul Morel de passer le plus tôt possible à son cabinet. Il lui recommande essentiellement de ne pas parler de cet avis au lieutenant Gilbert Morel.”

— Quelque ennui dans son abominable métier de marin ! murmura Mme Morel.

M. Morel secoua la tête :

— Il nous a dit, au contraire, qu'il n'avait reçu que des félicitations de ses chefs.

— Tu as raison ; il y a autre chose !

— Et quelque chose de grave, évidemment, fit M. Morel, dont le sang se glaçait. On s'adresse à moi... On a peut-être découvert qui j'étais...

— Dieu ! si cela était !... Ta vie toute entière d'abnégation, de sacrifices mille fois répétés, n'aurait donc servi à rien ?... Ah ! mon pauvre ami !

Mme Morel embrassa très tendrement son mari

Il dit avec fermeté :

— Courage, chère femme ; nous ne serons plus, du moins, brisés par l'incertitude, puisque nous allons connaître la cause de ce grand chagrin ; ce ne peut être que pour cela que le ministre me fait appeler.

En ce moment, Gilbert frappa à coups redoublés sur la porte de la chambre.

— Eh bien ! on ne déjeune donc pas ? demanda-t-il joyeusement.

M. Morel et sa femme parvinrent à se dominer ; Gilbert anima le repas de sa gaieté trop folle, trop exubérante pour être vraie.

Sa mère ne disait rien, elle semblait absorbée par le service ; M. Morel parlait suffisamment et montrait assez d'entrain pour que son fils ne soupçonnât pas son anxiété.

Mais le déjeuner était à peine terminé que le pauvre père, incapable de soutenir plus longtemps cette comédie, s'enfuyait en déclarant que son agent de change l'attendait de très bonne heure à la Bourse.

— Ah ! père, quand en auras-tu fini avec toutes tes affaires de finance ?

— Bientôt, mon petit.

Il courut au ministère de la marine ; et il eut à peine fait passer sa carte qu'on l'introduisait dans le cabinet du ministre.

Celui-ci d'un geste, renvoya l'aide de camp qui travaillait avec lui ; puis il tendit très cordialement la main à M. Morel.

Le brave homme balbutia quelques mots pour remercier le ministre de son bienveillant accueil.

— Quand on a un fils comme le vôtre, Monsieur, répondit le ministre, on est le bienvenu partout. Je vais, d'ailleurs, agir vis à vis de vous avec une entière franchise ; je me suis adressé à vous seul et non à Mme Morel, parce que les mères sont intraitables... Mais vous qui avez donné à votre fils un sang si généreux, un cœur si haut placé, vous me permettrez de vous reprocher votre manière d'agir avec lui...

— Je ne vous comprends pas bien, Monsieur le ministre, bégaya M. Morel.

— Voyons ! Pourquoi vouloir briser l'avenir de ce jeune officier, qui sera une des gloires de notre marine !

M. Morel, stupéfait, s'écria :

— Briser son avenir ?... Moi... Non ?... Pardon, Monsieur ; mais je me demande si j'ai bien ma tête à moi... Briser l'avenir de mon fils !

— Puisque vous le forcez à donner sa démission !

— M. Morel eut un geste éloquent de protestation.

— Sa démission !... Je vous jure Monsieur le ministre, que j'ignorais... Gilbert vous a remis sa démission ?... Croyez moi, Monsieur le ministre c'est vous qui me l'apprenez !

— Le lieutenant Morel m'aurait donc menti ?

Le ministre fronça les sourcils ; son visage prit une expression attristée.

— J'aurais préféré qu'il ne me donnât aucune raison que des raisons mensongères... Bref, ce n'est ni vous ni votre femme qui poussez le lieutenant Morel à quitter son métier ?... Vous hésitez à me répondre ?... Croyez-moi, soyez aussi franc que moi !... Toute tromperie se tournerait contre votre fils, à qui je m'intéresse grandement !... S'il m'a menti, en me disant qu'il voulait uniquement abandonner sa carrière parce que ses parents n'avaient plus la force de se séparer de lui, je ne dois pas accepter sa démission.

— Ne l'acceptez pas, Monsieur ! s'écria M. Morel avec un superbe élan. Il aime passionnément son métier ; et sa mère, comme moi, désire qu'il poursuive sa carrière jusqu'au bout... Il y a à sa conduite, que vous venez de me révéler, des motifs que je n'ai pas encore découverts, mais que je saurai bien le forcer à me dire. Quant à ma femme et à moi, Monsieur, nous n'existons plus dès qu'il s'agit de notre fils ? Notre affection s'efface devant notre ardent désir de le voir grandir... Enfin, par dessus tout, nous le voulons heureux ; et je suis certain que cela le rendrait horriblement malheureux d'abandonner sa carrière. Je vous remercie de toute mon âme, de m'avoir fait appeler à temps pour que je puisse empêcher l'accomplissement d'un tel sacrifice. Et je vous jure que je l'empêcherai.

Le ministre avait fixé un regard perçant sur Morel.

— Votre accent est trop sincère pour que je ne vous croie pas, Monsieur, dit-il. Mais votre femme n'aurait-elle pas agi, en secret, sur votre fils ?

— Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, répondit simplement M. Morel.

— Mais ne pensez-vous pas que votre fils voyant sa mère si malheureuse ?...

— Permettez-moi de vous interrompre, Monsieur le ministre. Ma femme a été très malheureuse autrefois de vivre séparée de son fils ; mais son

rapide avancement, sa jeune gloire l'ont consolée. Ah ! l'orgueil des mères, Monsieur le ministre ! C'est ce qui leur donne le courage de tout supporter. Non, ce n'est pas là la cause de l'acte désespéré que mon fils voulait accomplir.

—La connaissez-vous cette cause ? interrogea curieusement le ministre.

—Peut-être, balbutia M. Morel en tremblant. Mais c'est seulement aujourd'hui que je me suis aperçu d'un changement chez mon fils... Et encore, a-t-il fallu l'œil plus perspicace de ma femme pour le pressentir... Votre lettre m'est parvenue au moment où je venais de découvrir que mon enfant avait le cœur déchiré... Je me suis imaginé que vous alliez m'en donner la raison, et je vois que mon fils vous a trompé comme il nous trompe.

—C'est peut-être, dit le ministre, que son secret est trop douloureux pour qu'il consente à le révéler.

—Ah ! je parviendrai bien à le faire parler ! s'écria M. Morel avec un accent concentré, je ne le laisserai pas souffrir longtemps. Seulement, Monsieur le ministre, veuillez m'autoriser à lui parler de sa démission, si je le juge nécessaire.

—Je vous autorise surtout à lui déclarer que je refuserai rigoureusement de l'accepter tant que je ne connaîtrai pas les véritables motifs de sa conduite. Adieu... Monsieur.

Le ministre tendit la main à M. Morel :

—J'ai confiance en vous !

—Merci, Monsieur. J'espère vous prouver que j'en suis réellement digne.

Ah ! oui, on pouvait bien avoir confiance en lui ; car il avait deviné la vérité maintenant. Et il trouvait le remède à la situation. Nous n'avons qu'à disparaître, ma femme et moi, si nous le gênons ; nous n'avons aucun droit de l'humilier de notre pauvre situation.

Il avait résolu cela tout naturellement.

—Nous le saurons heureux et cela nous suffira

C'était à eux à se sacrifier et non à lui.

—Mais faut-il que j'aie été bête de ne pas comprendre tout de suite, quand je l'ai trouvé à Cannes ! Ça devait se lire sur son visage, et moi je n'y ai rien vu... Il était dans cette maudite villa, évidemment ! C'est la fatalité... Il m'aura reconnu, et il n'en dit rien... Pauvre petit ! Quel cœur il a. Et, sans ce ministre, nous n'aurions rien su, que la chose faite !... Et c'est nous, nous dont il est l'unique bonheur, nous qui lui aurions empoisonné sa vie !... Non, non.

Il marchait à grand pas ; il avait hâte d'embrasser son Gilbert, de lui crier :

—Méchant enfant, qui souffrais sans nous rien dire ! Je t'apporte plus que la consolation, je t'apporte la délivrance de tout ce qui te torturait.

Et il ne pleurait pas ; il était même heureux à la pensée qu'il se sacrifierait pour son Gilbert, et il était très rassuré :

—Avec un cœur comme le sien, il ne nous en aimera pas moins quand il connaîtra la vérité.

Arrivé chez lui, il glissa doucement la clef dans la serrure, puis marcha tout droit vers le cabinet de Gilbert et en ouvrit brusquement la porte ; et, se faisant une figure souriante :

—Là ! Je vous y prends encore !... Ce pauvre homme de père n'a pas plutôt le dos tourné qu'on s'enferme pour se dire des tendresses !

—Cher père !

Gilbert se leva du divan où il était assis bien près de sa mère ; et prenant son père par la main :

—Assieds-toi de l'autre côté et ne fais plus le jaloux !

M. Morel s'assit, tout en ayant l'air de grogner et sans répondre aux regards d'anxiété que lui lançait sa femme. Il n'avait pas besoin de la consulter : il savait si bien, d'avance, qu'ils seraient d'accord pour le bonheur de leur Gilbert.

—Et maintenant que nous voilà réunis en Conseil de famille, dis-nous, s'il te plaît, pourquoi tu as remis ta démission au ministère de la Marine.

D'abord, Gilbert faillit perdre la tête, et il ne trouvait pas un mot à répondre, quand sa mère, avec un élan de joie folle, se jeta à son cou et le couvrit de caresses :

—Ta démission ! Est-ce possible ! Mon Gilbert, tu seras à moi ?... Tu ne me quitteras plus ?

Et Gilbert, lui rendant ses caresses, reprenait son calme.

Il dit assez tranquillement :

—Mais comment as-tu su cela, père ? Moi qui tenais tant à vous en faire la surprise, une fois toutes les choses arrangées.

M. Morel haussa les épaules, et regardant son fils bien en face :

—Tu crois donc qu'elles vont s'arranger si facilement que cela ?... Allons, ne nous emportons pas ! Et toi, femme, calmes tes nerfs.

Mme Morel desserra son étreinte et retomba toute désolée sur le divan.

—Je ne comprends pas, balbutiait elle.

—Voyons, cher petit, reprit M. Morel, tu veux donner ta démission. Pourquoi ?

Et Gilbert voyait son père si tranquille qu'il ne soupçonnait même pas qu'il eût deviné le véritable motif de sa conduite : et il pensa que ses explications seraient trouvées toutes naturelles.

Il réfléchit quelques instants ; puis, d'une voix calme :

—Je n'ai que vous, mes chers parents ! Dans le feu de la jeunesse, j'ai pu croire que j'aimerais par-dessus tout ce métier de marin, et il m'a donné, en effet, de grandes satisfactions ; puis, peu à peu, il m'a semblé monotone, et il n'a plus absorbé tout mon être... C'est très vilain, ce que je vais vous dire, mais je ne vous aimais pas assez il y a quelques années.

Je ne comprenais pas bien ce que c'est qu'une mère, un père. Et je me suis mis à vous chérir davantage en vieillissant...

Et alors il embrassa tendrement son père et sa mère.

Mme Morel aurait été divinement heureuse si son mari, d'un seul geste fait à la dérobée, ne l'eût mise en garde contre les déclarations de son fils, et elle sentit qu'il mentait très bravement pour cacher son secret.

—Oui, continuait Gilbert, l'idée de vivre loin de vous me devenait insupportable. Il y a, Dieu merci, d'autres métiers que celui de marin ; je l'ai suivi assez longtemps pour satisfaire mon envie. Vos ressources sont assez grandes pour me permettre de me créer une nouvelle situation qui ne me forcera pas à vous quitter, et voilà pourquoi j'ai donné ma démission...

M. Morel l'interrompit brusquement :

—Démission qui ne sera pas acceptée par le ministre de la Marine, tant qu'il ne connaîtra pas les véritables raisons qui te poussent à la donner ; et il m'a chargé de te le dire ; car je viens de le voir.

Gilbert commença à se troubler.

Il demanda tout interdit :

—Tu as vu le ministre ?

—Il a eu la bonne idée de me faire appeler pour me reprocher de briser ta carrière ; il croyait que c'était nous qui te poussions à une si absurde décision ; je lui ai déclaré que ta mère et moi y étions étrangers. Avant de faire accepter ta démission par ton chef, il faudrait que tu la fasses accepter par nous... Et nous ne l'acceptons pas ! Non, nous n'acceptons pas ce sacrifice !

—Mais, mon père, il me semble que je suis le seul juge...

—Non, tais-toi ! Tu es mon enfant, et tu dois m'obéir. Ecoute moi, Gilbert.

M. Morel s'était levé, et il parlait avec une étrange solennité.

—Tu mens, mon fils, quand tu dis que ton métier te paraît monotone ; il n'y a pas un mois que je recevais, en Italie, une lettre de toi où tu me disais combien tu étais heureux de voir ta mère se calmer, accepter courageusement la pensée d'être sans cesse séparée de toi... Tu mens, lorsque tu nous dis que ton rêve est de vivre pour nous seuls ; nous ne pouvons souffrir au bonheur de ta vie, puisque tu passes les nuits dans de cruelles insomnies, puisque maintenant que tu es avec nous, le chagrin se lit dans tes yeux, dans tous tes traits, dans ton allure désespérée...

Ce matin, nous t'observions, quand tu rentrais ici : tu faisais mal à voir. Tu as cru que nous ne devinerions pas ton chagrin ; mais peut-on tromper un père et une mère ?

—Gilbert, s'écria Mme Morel, je ne veux pas que tu te sacrifies à nous, je ne veux pas, entends-tu, que tu abandonne ta carrière ?

Et moi, prononça lentement M. Morel, je veux la vérité ! Gilbert, je n'ai jamais eu pour toi que des tendresses, et tu as toujours été un si bon fils que je n'ai jamais eu que des désirs à exprimer pour être obéi de toi... Aujourd'hui, je m'adresse à toi avec toute mon autorité de père, je veux la vérité ! Parle ! ne me cache plus rien !

Gilbert ne s'attendait pas à cette lutte : il s'était imaginé que, sa démission acceptée, il rendrait ses parents si heureux en se consacrant à eux, que jamais ils ne soupçonneraient à quel point il avait souffert.

Il bégaya quelques mots.

—Mais je vous jure, mes chers parents... Je n'ai pas d'autres raisons... Ce n'est pas un sacrifice...

—Crois-tu donc nous abuser plus longtemps ? répliqua Mme Morel. Crois-tu qu'une mère ne lit pas dans le cœur de son fils ?... Ah ! n'essaye pas de sourire ainsi ! Cela me fait encore plus de mal, parce que je te sens malheureux... Pleure ! Pleure donc plutôt avec moi ! Ne suis-je pas faite uniquement pour t'adorer, te consoler de tous tes chagrins ?... Pleure, cher enfant !

Et, en parlant, Mme Morel l'attirait sur elle, le serrait, l'embrassait, comme lorsqu'il était un petit, un tout petit enfant...

XII — UN NOBLE COMBAT.

Sous les caresses de sa mère, Gilbert avait senti son cœur se fondre, son courage s'amollir ; ses nerfs, trop tendus, se brisaient... Il n'avait plus la force de supporter plus longtemps la cruelle comédie qu'il s'était imposée... Il céda enfin à ce besoin de consolation qui, dans le cœur de l'homme le mieux trempé, accompagne tous les chagrins.

Et, se cachant dans le sein de sa mère, comme au temps de son enfance, il sanglotait follement, si doucement caressé par la voix mouillée de Mme Morel !...

Elle répétait :

—Pleure, cher petit !... Pleurons tous deux... Et quand tu seras calmé, tu nous diras la simple vérité... Mais ne parle plus de démission, ne parle de rien qui puisse ressembler à un sacrifice de ta part... Ce serait le monde renversé que des parents acceptant le sacrifice de leur enfant !...

M. Morel se promenait à grands pas dans le cabinet, jugeant qu'il fallait d'abord laisser son fils à sa mère.

(A suivre).

EN PREPARATION ...

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés recevront GRATUITEMENT cette superbe prime.

Communiquez cela à tous vos amis, et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96

**CAPITALISTES
SPEGLATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise
— DE —

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL

POIRIER, BESSETTE & CIE

IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

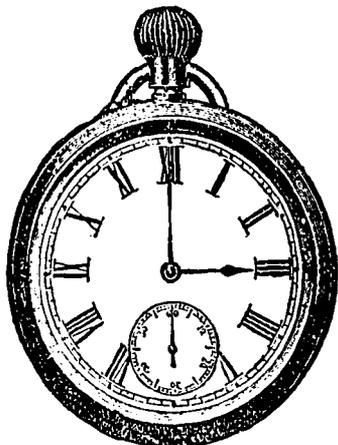
Impressions de toutes sortes exécutées
avec soin et promptitude.

LES PRIMES DU "SAMEDI"
PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien renouvelant son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette, pour homme ou dame, d'une valeur de \$1.50.

A toute personne lui procurant CINQ nouveaux abonnements de 6 mois, LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chacun des abonnés recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.



PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.

Toute personne qui apportera à nos bureaux DIX COUPONS numérotés du SAMEDI, et la somme de \$1.50, recevra une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 11 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Celle qui apportera CINQ COUPONS, et la somme de 50 centins, recevra un bracelet d'une valeur de \$2.00.

UN COUPON et la somme de 25 centins, donneront droit à une épinglette, pour homme ou dame.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

MM. DU JARDIN & CIE

PHOTOGRAPHES

538 RUE LAGAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous avons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'un douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

Primes du "Samedi"

COUPON No 17

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DU —

23 MARS 1895

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et messieurs.— Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité de remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 18 Mars.
Après-midi et soir.

THE STOWAWAY

Beauté sans pareille de mise en scène et de décors. Brilliant, réaliste et figurant. Décors et mise en scène des plus somptueux: Le yacht au milieu de l'océan, Londres au clair de la lune, Villa Champion à un coucher de soleil. La meilleure troupe au monde. Les célèbres valeurs reformées "Spike" Hennessy et "Kid" McCoy, qui forceront un véritable coffre-fort avec une rapidité merveilleuse.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: La grande comédie
RAZZLE DAZZLE.

"La Fayette"

de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA

Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

21 Mars '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

Le Numéro 35, 195 a gagné le prix de \$1,000.

Do 82,907 do 400.

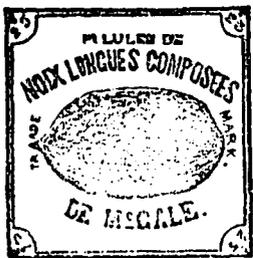
Do 31,764 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpour du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

JEU DE POKER !

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du Jeu de Poker. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

Franc de port.

En vente aux bureaux du SAMEDI.

**BUTTE AUX VENTS
EAU MINERALE**

Propriété de **VARENNES**
GASP. MASSUE
Seul Agent et Embouteilleur
**ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL**

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIC, MONTREAL

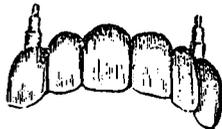
Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encun, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement
Exécutées, Caractères
de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
N° 1 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extraire les Dents sans Douleur par l'Electricité et faire les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

LORSQUE Usez les
allumettes dont
VOUS votre père et
grand-père se ser-
ETES vaient. Elles
étaient les meil-
EN leurs de ce temps.
Elles sont encore
DOUTES les meilleures.

Allumettes de E. B. Eddy

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-9

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE
le plus énergique
pour Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes
délicates.



Au QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX

Composé
des substances
indispensables à la
formation de la chair
musculaire
et des systèmes
nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phthisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Cie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE

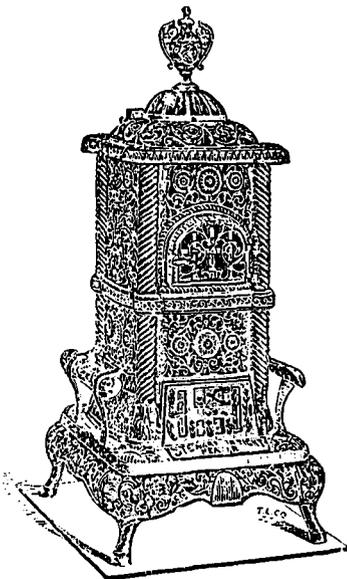
A PARIS

Et dans TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures!



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'à ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' - ET - 'Up to Date'

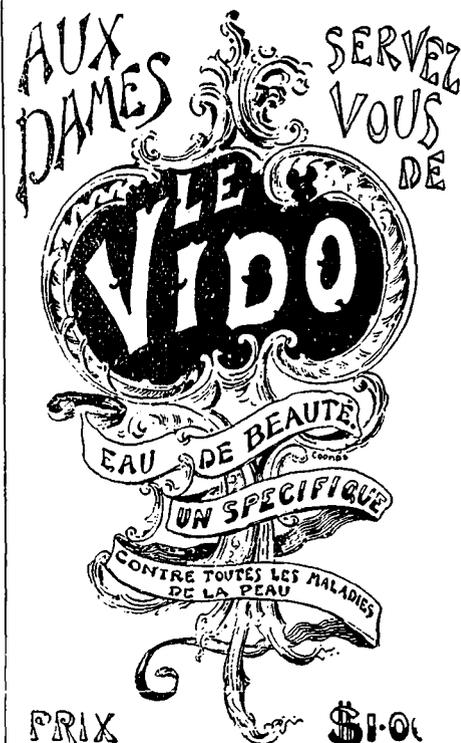
POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine).



PRIX \$1.00

Le Vido est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

Le Vido guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratis* notre livret sur la beauté.

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL